

L'ARCHE *Editeur*

Dea LOHER

Voleurs

Traduit par
Laurent MÜHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Dea LOHER

Voleurs

Traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen

PERSONNAGES

FINN TOMASON

LINDA TOMASON, sa soeur

ERWIN TOMASON, leur père

THOMAS TOMASON

MONIKA TOMASON, *tous deux sans lien de parenté avec les précédents*
(Enfant)

MONSIEUR SCHMITT, GERHARD

MADAME SCHMITT, IDA

JOSEF COMPASSION (ERBARMEN)

MIRA DEMIE (HALBE)

GABI NOWOTNY

RAINER MACHATSCHEK

IRA DAVIDOFF

L'action de la pièce se situe de nos jours, à la périphérie des villes.

01. Veiller 1
02. Loup
03. Veiller 2
04. Perspectives 1
05. Traces 1
06. Rêve 1
07. Veiller 3
08. Rendez-vous
09. Perspectives 2
10. Dimanche 1
11. Rêve 2
12. Traces 2
13. Veiller 4
14. Soirée
15. Questions 1
16. À deux
17. Dimanche 2
18. Veiller 5
19. 43 ans
20. Veiller 6
21. Traces 3
22. Congés
23. Surprise
24. Se réveiller
25. Séparation
26. Demain
27. Arrêt de bus
28. Démarche
29. Perspectives 3
30. Amis 1
31. Traces 4
32. Amis 2
33. Mal de tête
34. Amis 3
35. Questions 2
36. Dimanche 3
37. Et ensuite

01. Veiller 1

Finn.

Il ne se lèverait plus. Ni aujourd'hui, ni aucun autre jour. Il le savait en ouvrant les yeux ce matin là, le bourdonnement du réveil électronique à gauche derrière sa tête. Il le laissa sonner, se laissa ensuite porter par le silence et ne réagit qu'à la sonnerie de rappel, un couinement plus fort ; là, il tendit le bras, chercha à tâtons le bouton d'arrêt, le trouva et resta, le bras désormais sur la couverture, couché comme avant.

02. Loup

Linda.

Linda a vu un loup.
Elle veut le raconter à quelqu'un en arrivant à la maison,
mais il n'y a personne. Quelques voisins,
elle appelle quelques voisins, personne ne décroche.
Linda n'en démord pas, elle a vu un loup.
Elle arrange 3 coussins, pose 3 tasses sur la table
et 1 cendrier, que ça ait l'air comme pour
une famille, qui pourrait être la sienne. Les parents doivent
essayer d'arrêter de fumer ; il y a toujours
une petite voiture qui traîne quelque part. Écoutez, dit-elle,
ce matin très tôt, tu roupillais encore,
dit-elle à son mari, qui n'existe pas, assis
en face d'elle, je sors en direction du transfo,
la boîte avec le transfo, là-haut, où
se trouvait le champ du fermier Haager avant.
Je commence à souder les câbles, je soude et -
Déjà son mari l'interrompt, qui
veut savoir exactement, le champ c'est celui
près de la forêt, à côté de la rivière, là où tu -
où tu as été frappée par la foudre.
Oui, dit Linda, c'était exactement là, drôle de coïncidence,
elle martèle la table en bois avec son majeur,
l'extrémité insensible, magnétique de son majeur.
Bon je peux continuer - Je t'en prie.
C'est pas que j'ai entendu du bruit, non, je lève la tête,
et l'animal, cet animal, une sacrée bête,
se tenait tout à coup là, à peut-être 50 mètres, peut-être moins.
L'enfant, l'enfant qui n'existe pas, assis à côté d'elle,
pourrait s'effrayer, Linda le regarde droit dans les yeux.
Beau qu'il était, incroyablement beau,
gris, couvert de givre, le pelage constellé de cristaux brillants.
Tous deux, le mari et l'enfant, la dévisagent d'un air dubitatif tout en
échangeant des regards sceptiques.
Je sais, ça paraît irréel, tout à fait irréel,
mais qu'est-ce que j'y peux, c'est comme ça, aussi vrai
que je suis assise ici avec vous, et
même que la glace, les cristaux de glace qui brillaient sur le pelage
donnaient au loup une apparence encore plus irréelle.
Il remue les oreilles et baille, comme s'il avait dormi dans le champ
et venait de se réveiller,
je vous le dis, un conte de fée, la chair de poule.
Irréel, tu l'as dit toi-même,
estime le mari, et
tu t'es trompée.
Un chien de berger, qui s'est fait la belle, un Husky de citadins,
en week-end prolongé.
Linda dit, c'est ça, je ne sais pas reconnaître un loup quand j'en croise un,
et puis quoi encore.

Mais à quoi, à quoi, est-elle harcelée, par l'enfant,
à quoi tu reconnais un loup.
Tu as une idée de la façon dont un animal pareil
un loup pareil te regarde, demande Linda avec énergie et conviction.
Impossible de rester calme.
Des yeux pareils,
aucun animal domestique.
Un temps. Elle inspire.
Des yeux pareils,
aucun animal domestique.
L'homme se tait. Stupéfait. Quoi,
si Linda a raison. Est-ce qu'il faut se réjouir
ou plutôt pas.
Loup signifie-t-il nouveau départ
ou banqueroute définitive.
Le mari, elle l'appelle Rainer,
Le mari, avec ce petit geste dédaigneux
qui lui tape parfois tellement
sur les nerfs, bon et alors,
en ville ils ont bien des sangliers,
des faucons, des martres, des putois, alors
pourquoi pas un loup qui passerait par là
en chemin vers la ville.
Que fait Linda, elle ne plisse même pas le nez.
Silence. Rainer abandonne.
On fait quoi on le signale,
est-ce qu'on a besoin d'aide.
Silence. Et ensuite, il a fait quoi le loup,
Rainer finit quand même par l'appeler par son nom.
Oui, il a fait quoi le loup, sans parti-pris
l'enfant est sans parti-pris aucun.
Le mari s'appelle Rainer, l'enfant
s'appelle Sans parti-pris.
Linda dit, il a continué son chemin en trotinant, direction la maison des Kühn.
Il connaissait le chemin, visiblement. Dit Linda.
Elle tend le bras, la main avec le
doigt magnétique, et fait rouler la petite auto
rouge d'un bout à l'autre de la table, à distance,
par le seul mouvement de son doigt,
une fois en avant, une fois en arrière. L'enfant se réjouit.
Ils réfléchissent. La maison des Kühne est abandonnée.
Il a disparu dans la grange.
Et Linda l'exprime.
Les loups vivent bien en hordes. N'est-ce pas.

03. Veiller 2

Finn.

Il ne se lèverait plus. Il ne se lèvera plus pour déambuler et passer la porte et se retrouver en-bas devant la maison et vivre. Ni aujourd'hui ni aucun autre jour. Il le sait quand il ouvre les yeux ce matin là, le bourdonnement du réveil électronique à gauche derrière sa tête. Il le laisse sonner, se laisse ensuite porter par le silence et ne réagit qu'à la sonnerie de rappel, un couinement plus fort ; là, il tend le bras, cherche à tâtons le bouton d'arrêt, le trouve et reste, le bras désormais sur la couverture, couché comme avant.

Il ne bouge pas, seuls ses yeux errent dans la pièce. Les rideaux bleus à demi-transparentes, la fenêtre en bois, qui aurait besoin d'un coup de peinture, une chaise noire métallique, l'armature en plastique de la lampe, le pantalon, la paire de chaussures, les chaussettes, le foulard crasseux par terre au pied du lit, les murs jaunies couverts de signes. Les noms, les numéros, les messages.

Indifférent.

Ses yeux se ferment.

Indifférent.

04. Perspectives 1

Monika. Thomas.

MONIKA. Il dit que l'année prochaine ce sera mon tour. *Un temps.* Celle d'après, au plus tard... Dans un ou deux ans, mon tour.

THOMAS. Plus cette année.

MONIKA. L'année prochaine. Probablement.

THOMAS. C'est loin d'être sûr.

MONIKA. Mais si, c'est sûr. *Un temps.* Dans un ou deux ans, on peut compter dessus... Vous pouvez tranquillement le dire à votre mari, il a dit.

THOMAS. Il a dit ça.

Silence.

MONIKA. Et si ce n'est pas la prochaine, alors celle d'après. *Un temps.* C'est sûr... Si si.

Un temps.

MONIKA. Il m'a montré une sorte de liste, tu sais.

THOMAS. Quoi comme liste.

MONIKA. Avec des noms dessus. Impossible de les lire, ils étaient tous rayés. Mais tout en haut il y avait le mien, bien distinct, Monika Tomason il y avait écrit, et le reste, en-dessous, tout noir. Mais en-haut moi, mon nom. Et il me dit, vous voyez, vous voyez il me dit, vous êtes tout en-haut de la liste – là haut, Monika Tomason, et à côté une croix, il dit – il y avait une sorte de croix à côté de mon nom, à côté une croix, il dit, et pas un crochet, un crochet, ça voudrait dire c'est mort. Mais chez moi il n'y avait pas ça, chez moi il n'y avait pas de crochet. *Un temps.* Et alors il a encore dit, nous deux, Madame Tomason, nous avons encore des choses à faire.

THOMAS. C'est du foin voyons.

MONIKA. Quoi...

THOMAS. C'est du vent. *Un temps.* Mon Dieu.

MONIKA. Bien sûr il faudra qu'on déménage, il a dit.

THOMAS. Oui. Bien sûr.

MONIKA. J'espère que l'idée d'un changement de lieu vous réjouit, il a dit.

THOMAS. Du foin, je dis.

MONIKA. Il est sincère. Vraiment, il l'est... Honnêtement.

THOMAS. Bon sang Monika, où donc ? Alors que tout ferme par ici... Est-ce qu'il veut dire à l'étranger. Tu lui a posé la question. Il veut dire à l'étranger ou il veut dire à Pétaouchnock.

MONIKA. Une langue étrangère serait un plus. Il a dit.

THOMAS. Un plus, ok... Donc à l'étranger. Ils ont besoin de toi à l'étranger, de toi dans un supermarché à l'étranger. Ils n'ont pas leurs propres supermarchés peut-être, leurs propres supermarchés avec leurs propres gérants de supermarchés. Tu crois qu'ils ont besoin d'un gérant de supermarché d'ici.

MONIKA. C'est faux, excuse-moi, ce n'est pas comme ça qu'il s'est exprimé. Il a dit : indispensable. Une langue étrangère est indispensable. Voilà ce qu'il a dit... Faites quelque chose de votre anglais. Il a dit... Ou alors spécialisez-vous dans une langue exotique. C'était exactement ses termes. Mais, chère Madame Tomason, au bout du compte c'est vous qui décidez. Il parlait de l'apprentissage des langues... Au bout du compte, il aime bien dire ça. Sur ce, il aime bien aussi. À la fin des fins, il le dit très souvent... Au bout du compte c'est vous qui décidez.

THOMAS. Foin et vent... Brouillard et verglas... Oui. Exactement. Quand l'âne va trop bien, il part danser sur la glace.

MONIKA. Quoi...

THOMAS. Âne et verglas.

MONIKA. Non, c'était comme ça. Il a dit : Faites quelque chose de votre anglais. Ou spécialisez-vous dans une langue exotique. Le hollandais, par exemple. Voilà ce qu'il a dit.

THOMAS. Tu y crois...

Silence.

THOMAS. Comment il en est venu à la Hollande. Depuis quand on a besoin d'un gérant de supermarché allemand en Hollande.

MONIKA. On dit qu'il a jeté son dévolu sur la concurrence. On dit qu'il achète. Et alors il veut du personnel d'ici, à cause de la confiance.

Un temps.

THOMAS. Pourquoi il te promet un truc pareil... Pourquoi. Je ne comprends pas. Pourquoi à toi...

MONIKA. Il prévoit.

THOMAS. Qu'est-ce qui se cache là-derrrière. Je ne le comprends pas. Je ne sais pas quoi, mais quelque chose se cache là-derrrière.

MONIKA. Je l'ai vue. J'ai vu la feuille avec la liste avec les noms, là, de mes deux yeux. Ils étaient tous rayés, les autres...

THOMAS. S'ils étaient tous rayés, comment tu sais...

MONIKA. C'est que ça ne suffit pas pour tout le monde, tu comprends.

THOMAS. Il y avait marqué Monika Tomason

MONIKA. Il y avait marqué Monika Tomason.

Silence.

MONIKA. Cela suffira bien. Pour nous deux, sûrement que cela suffira.

Silence.

THOMAS. La patience, c'est pas ce qui nous manque.

MONIKA. La patience, on a appris ça.

Ils rient tous deux, un rire contenu, presque gêné.

MONIKA. Ça fait longtemps que la patience est là. Longtemps.

Silence.

THOMAS. Le bon côté, c'est que...

MONIKA. Oui, il y a aussi un bon côté...

THOMAS. Le bon côté, quand à la fin il ne t'aura pas choisi, c'est que tu n'auras pas perdu grand-chose. Un peu d'espoir. C'est tout.

Silence.

THOMAS. Nous ne sommes pas pressés. N'est-ce pas.

Un temps.

MONIKA. Non.

Un temps.

THOMAS. Justement... Nous ne sommes absolument pas pressés.

Silence.

THOMAS. Quand à la fin tu n'auras pas été promue, il ne se sera presque rien passé. Presque rien.

Silence.

THOMAS. Il se sera juste écoulé un peu de temps.

MONIKA. Ça serait une forme de reconnaissance.

THOMAS. Oui, ça le serait.

05. Traces 1

Monsieur Schmitt. Madame Schmitt.

MONSIEUR SCHMITT. Je crois qu'il est revenu.

Un temps.

MONSIEUR SCHMITT. Tu entends.

MADAME SCHMITT. Que veux-tu dire.

MONSIEUR SCHMITT. Il est revenu. Il a laissé des traces.

Un temps.

MONSIEUR SCHMITT. Tu sais très bien ce que je veux dire. Viens avec moi, je te montre.

MADAME SCHMITT. Pas maintenant.

MONSIEUR SCHMITT. Il a laissé des traces. Ça veut dire que c'est un animal. *Un temps.* Il laisse des traces à chaque fois.

MADAME SCHMITT. C'est bon, juste un animal, inoffensif, qui s'est égaré.

MONSIEUR SCHMITT. La clôture est renversée, des branches cassées, la pelouse est piétinée en cercle, ça et là, comme s'il avait cherché un abri, s'était creusé un lit pour la nuit, s'y était vautré, tournant dans un sens puis dans l'autre pour se rouler en boule, le museau entre les pattes arrières, enfoui sous la queue, près de l'anus, les yeux fermés, mais sur ses gardes même quand il dort ; au matin, avant la première rosée, il se réveille, se lèche le poil et se lance en quête d'une proie... Quand il reviendra, nous n'en savons rien.

MADAME SCHMITT. Quel animal cela peut-il être.

MONSIEUR SCHMITT. Il n'est pas sauvage. Il ne saccage rien.

MADAME SCHMITT. Il laisse des traces.

MONSIEUR SCHMITT. Entends-tu quelque chose.

MADAME SCHMITT. Maintenant.

MONSIEUR SCHMITT. Quand l'animal est là, entends-tu quelque chose. Entends-tu l'animal.

MADAME SCHMITT. Non.

MONSIEUR SCHMITT. Il ne fait aucun bruit. *Un temps.* Un animal silencieux. Un animal pareil à un voleur.

MADAME SCHMITT. Il est là, et puis il n'est plus là. Seules subsistent les traces.

MONSIEUR SCHMITT. Nous ne l'avons jamais vu.

MADAME SCHMITT. Mais nous savons qu'il est là, même quand nous ne savons pas qu'il est là. Parce qu'il laisse ces traces. *Un temps*. Nous devons savoir qu'il était là.

MONSIEUR SCHMITT. L'animal ne pense pas à nous.

MADAME SCHMITT. L'animal veut que nous sachions qu'il peut être là quand il veut. À proximité de nous. *Un temps*. C'est un animal rusé.

Un temps.

MADAME SCHMITT. Écoute. Il ne fait aucun bruit. Il ne détruit rien. Que nous veut ce animal.

MONSIEUR SCHMITT. Il passe la nuit dans notre jardin.

MADAME SCHMITT. Pendant que nous dormons, l'animal vient, se couche à proximité de nous et dort lui-aussi.

MONSIEUR SCHMITT. Pendant que nous dormons.

MADAME SCHMITT. Ou il ne dort pas. Pendant que nous dormons, l'animal ne dort pas. Pendant que nous ne dormons pas, l'animal ne dort pas non plus.

MONSIEUR SCHMITT. Et puis il se lève de bonne heure et part travailler.

MADAME SCHMITT. Avant que nous ne partions travailler.

MONSIEUR SCHMITT. Pour que nous ne le croisions pas. Il nous suit et il nous précède. Un animal rusé.

MADAME SCHMITT. Et puis il disparaît sous nos yeux et laisse ces traces de sa présence. Il laisse la chaleur de son sommeil dans la pelouse creusée sous le bureau. Pour que nous sachions qu'il était là.

MONSIEUR SCHMITT. La pelouse creusée respire encore. L'animal nous respire à la figure de sous le bureau.

Silence.

MADAME SCHMITT. Que penses-tu.

MONSIEUR SCHMITT. Nous ne savons pas ce qu'il projette.

MADAME SCHMITT. Il nous observe. Il est là, et puis il n'est plus là, et puis il revient. Il nous observe quand ça lui chante.

MONSIEUR SCHMITT. Comme s'il s'agissait de sa clôture, de son trou dans la clôture, de sa maison, de son jardin, de sa pelouse et de son bureau.

MADAME SCHMITT. Comme si les yeux qu'il pointe sur nous voulaient s'emparer de nous.

MONSIEUR SCHMITT. Comme s'il voulait nous dire quelque chose.

MADAME SCHMITT. Comme s'il voulait nous voler quelque chose.

MONSIEUR SCHMITT. Mais il ne dit rien. Et il ne vole rien. Il vient, alors il est là, puis il n'est plus là. Comme ça lui chante.

MADAME SCHMITT. Que va-t-il faire la prochaine fois. Emmener de la famille, enfants, oncles, tante, le clan tout entier.

MONSIEUR SCHMITT. Que compte-t-il faire de nous.

MADAME SCHMITT. Nous devons le neutraliser... Qu'en dis-tu.

MONSIEUR SCHMITT. Un animal rusé.

06. Rêve 1

Linda. Monika.

Linda va au supermarché.

Linda rêve.

Elle achète des côtelettes de veau, pour trois,
et de la viande hachée de porc, pour trois aussi.

Elle rencontre la gérante, également une
madame Tomason, le même nom ; elles le savent,
depuis que Linda a découvert le badge de Monika,
et elles se sourient mutuellement,
en passant le plus souvent. Mais cette fois-ci,
Linda ne peut pas s'empêcher de raconter :
j'ai vu le loup plusieurs fois déjà,
et de jour en plus, en plein jour,
c'est bon signe.

Ça veut dire qu'il ne se cache pas, c'est ça,
que ce n'est pas le genre de bête tapie dans l'obscurité,
qui égorge les agneaux par derrière.

Toutes deux rient de bon coeur.

Non, il semble habitué aux humains,
à leur proximité, disons qu'il a
l'air de pouvoir nous sentir, le loup.

Si l'autre madame Tomason a déjà entendu parlé
du projet de réserve naturelle...non...
une biosphère... un parc animalier... non...

Les termes vont êtres démolis, à ce qu'il paraît,
je vais perdre ma place.

Non, la source, ils la gardent.

Peut-être un établissement de bains haut de gamme.

A cause du bassin naturel. Site protégé.

Potable, elle ne l'est pas, l'eau, trop soufrée.

Les termes sont pourris ils ne valent plus rien.

Ils ne sont qu'une petite flamme
dans cette région thermale ; ce qui viendra après sera lucratif,
je veux dire pour la collectivité.

La gérante du supermarché écoute attentivement ou fait semblant,
tout en pesant du salami, personnellement pour une fois,
parce que c'est vous. Si c'est comme vous dites, qui sait,
vous allez peut-être pouvoir étendre votre champ professionnel
et vous occuper de la gestion des loups ;
moi non plus je ne vais pas rester éternellement la même,
je pars à l'étranger, en Hollande, plus précisément.

Le doigt magnétique de Linda joue avec la monnaie,
fait joyeusement sauter les pièces en l'air
les rattrape pile-poil, de belles perspectives pour vous.

Et Linda : Allez je me sauve, bonne chance et bon appétit aussi.

Et Linda : Un loup, rendez-vous compte,
c'est beau hein. N'est-ce pas.

Et Linda : Ouiii, les loups vivent en hordes.

Enfin, quand les conditions sont normales.

Et Monika, riant : De belles perspectives pour vous.

07. Veiller 3

Finn.

Ils sonnèrent à la porte.

Il ne savait pas et ne voulut pas savoir qui.

Quelqu'un qui n'était pas venu seul, il entendit des voix, des bribes de conversation ; des bruits de pas sur le palier.

Ils sonnèrent également à la porte voisine.

Mais qui. Qui cela pouvait-il être. À qui pouvait-il bien manquer.

Il réfléchit longuement.

Ils sonnèrent également à la porte voisine.

À la fin, cela n'avait sans doute absolument rien à voir avec lui, un couple de représentants pour une compagnie d'électricité ou de téléphonie mobile.

Ils sonnèrent encore une fois, un coup bref et hésitant cette fois-ci.

Qui viendrait s'enquérir de ce qu'il devient.

Quelqu'un viendrait il un jour défoncer la porte, si on ne le retrouvait pas.

Il réfléchit longuement.

08. Rendez-vous

Mira. Gabi.

MIRA. Demain j'y vais.

GABI. Sûre.

MIRA. Certaine. Demain je le fais.

Un temps.

GABI. T'as pris rendez-vous.

MIRA. 9H45.

GABI. T'aurais encore un peu le temps. Non.

MIRA. Deux semaines.

GABI. Tu vois. *Un temps.* T'peux encore réfléchir.

Silence.

MIRA. Nan. Ça y est c'est décidé.

Un temps.

GABI. T'es encore si jeune.

MIRA. Justement. Je fais quoi avec un chiard.

GABI. J'veux pas t'influencer.

Un temps.

GABI. J'dis ça comme ça.

MIRA. 'sûr.

Silence.

GABI. Encore là le mec.

MIRA. À moitié.

GABI. Veut dire quoi.

MIRA. S'est pas encore décidé.

Un temps.

GABI. L'attend quoi.

MIRA. Ben l'interruption.

GABI. Ah... Il te prend que sans.

MIRA. Nan, qu'avec. La tartine avec le beurre.

Un temps.

MIRA. Ouai, l'est un peu bizarre.

Un temps.

GABI. S'appelle comment.

MIRA. S'appelle Josef.

Un temps.

MIRA. Ouais, l'est un peu bizarre.

Me débarrasse du moutard, me débarrasse aussi de lui.

GABI. C'est pour ça. Tu veux le larguer.

MIRA... Bah, je si j'pouvais le dégager d'ma vie sans qu'y reste de traces... *rit.*

Silence.

MIRA. Nan. J'veux l'garder. J'l'aime.

Là... Josef... gravé juste au-dessus de la hanche, y a encore la croute.

Un temps.

Tu vois bien...

Pas de problème j'le montre à tout le monde, tous ceux qui savent épeler peuvent le lire pas de problème.

Et là... regarde, là... entre les reins, là je vais me faire tatouer Compassion. Quand Josef se sera cicatrisé, je me fais marquer Compassion.

GABI. Compassion.

MIRA. Nom de famille.

S'appelle Josef Compassion.

Silence.

MIRA. L'est bizarre, c'est sûr.

Silence.

GABI. Y gagne sa vie, ça suffit pour une famille.

MIRA. Oui. *Un temps.* L'est fossoyeur.

Silence.

GABI. Qu'est-ce qu'on peut dire.

MIRA. Tu le remarques à ses mains. Sont si douces.

GABI. Mais qui c'est qu'en profite.

Un temps.

MIRA. L'est doué pour ça. Faut aimer faire ça, sinon tu d'viens triste... C'est pas du velours comme avec toi, une boutique, tout le monde peut...

GABI. Oui. T'y viendras peut-être encore...

Silence.

GABI. Tu l'aimes mais pas son enfant...

MIRA. Notre enfant, c'est notre enfant, t'entends, on est deux sur le coup, c'est à nous deux.

GABI. Justement. T'aime pas votre enfant...

MIRA. Peux pas dire ça, nan... le connais pas, ce gamin. S'ra p't-être un gamin super désagréable, mais pour l'instant c'est qu'du blanc d'oeuf... C'que j'sais ce qu'y va devenir.

Silence.

GABI. Ben, un p'tit tas d'ordures. Demain à partir de dix heures.

MIRA. C'est bon fous moi la paix.

09. Perspectives 2

Thomas. Monika.

THOMAS. Le hollandais, ça peut pas être si difficile. Si ? Le hollandais c'est pas difficile. D'après tout ce qu'on entend...

MONIKA. Tu sais rien a encore été décidé.

THOMAS. Je veux dire, d'après tout ce qu'on entend, pense aux voisins, à l'époque, sur le terrain de camping, le hollandais c'est plutôt...

MONIKA. Me souviens pas.

THOMAS. Si, ça ressemble plutôt à un dialecte. Non ? Une sorte de... de patois. Non ?

MONIKA. Je sais pas.

Silence.

MONIKA. C'est pas pour demain de toute façon. L'année d'après. Peut-être.

THOMAS. On perd rien en apprenant le hollandais. En un an on réussit bien à retenir deux ou trois mots.

Un temps.

THOMAS. Si tu apprends un mot par jour, ça fait 365 mots par an... Disons deux par jour, ça fait dans les 700... Le vocabulaire de base.

Un temps.

THOMAS. C'est dans tes cordes, Monika. *Un temps.* Peut-être que moi aussi je peux apprendre le hollandais, le soir ; comme toi avec ton bac par correspondance... Ce serait quelque chose. Assis à potasser tous les deux, chacun dans son coin, hein... Je te dis que c'est dans tes cordes, Monika.

Silence.

THOMAS. Et ça voudrait dire qu'on déménagerait à... disons voir... Amsterdam, genre, et que tu y reprendrais une filiale.

MONIKA. Oui, non. Je sais pas si ça se passera vraiment comme ça.

THOMAS. L'enfant apprendra. Sept, huit ans, c'est l'âge idéal pour apprendre une langue étrangère. Le meilleur âge. Ça va pratiquement tout seul, quand on est dans le bain.

MONIKA. Je sais pas si ça se passera vraiment comme ça.

THOMAS. Le bac par correspondance, tu peux le faire partout. Tu peux aussi le finir en Hollande ton bac par correspondance. Partout, pas besoin qu'on fasse du souci à ce sujet... Se fasse. Se faire du souci qu'on dit.

MONIKA. Quoi...

THOMAS. C'est dans tes cordes, va.

Un temps.

THOMAS. Moi je ne peux pas être muté à l'étranger. Tu le sais. L'Intérieur, ça reste l'Intérieur.

MONIKA. La frontière. Tu peux peut-être être muté à la frontière.

Un temps.

MONIKA. Tu pourrais essayer.

THOMAS. Je pourrais essayer.

MONIKA. Tu veux que je parle avec ton chef. Tu veux que je fasse ça...

THOMAS. Euh... plutôt pas.

MONIKA. Je pourrais essayer.

THOMAS. Monika...

MONIKA. Quoi...

Un temps.

MONIKA. Aix-la Chapelle, ça serait à la frontière. Par exemple.

THOMAS. C'est bon.

MONIKA. Aix-la-Chapelle ou...

THOMAS. C'est bon... Je vais essayer.

Silence.

MONIKA. Il restera plus beaucoup de temps pour la famille.

Silence.

THOMAS. C'est ce qu'il a dit...

MONIKA. Oui bon. Ça suffira bien. J'ai besoin de temps pour apprendre. Tu as aussi le droit d'être égoïste.

THOMAS. Ce qu'il a dit...

MONIKA. Non ce que je dis moi.

Un temps.

MONIKA. Je suppose... qu'il faudra d'abord que j'aille seule en Hollande. Obligée. Probablement. *Un temps.* Et puis vous me rejoindrez. Un jour.

Silence.

MONIKA. Il a encore dit. J'aime quand ça se passe sans accrocs. Encore une de ces expressions. J'aime quand ça se passe sans accrocs, il a dit. *Un temps.* Ne lâchez pas... Le temps passe.

Un temps.

THOMAS. Ce qu'il a dit.

Un temps.

THOMAS. Tu n'es pas contente.

Silence.

THOMAS. Moi je suis content.

10. Dimanche 1

Erwin. Linda.

ERWIN. Je suis allé me promener. Je suis allé me promener, je suis sorti, un peu d'exercice en plein air gris... Puis je me suis lavé la figure, tellement de poussière tombe du ciel. Je n'ai pas mes lunettes, qui est-ce, est-ce lui... *il palpe le visage de Linda...* lequel de mes enfants est-ce...

LINDA. Le quatrième dimanche du mois, qui veux-tu que ce soit.

ERWIN. Ah c'est toi. Linda. Ah bon.

Silence.

ERWIN. J'ai oublié mes lunettes. Mais je sais bien à quoi tu ressembles.

LINDA. Je n'arrête pas de te dire de te faire opérer. La cataracte, c'est comme partir en promenade, de nos jours. Anesthésie locale, dix minutes sur la table d'opération, au-dessus de toi un moniteur, tu vois comment on incise et on recoud ton œil, tu arrives tôt le matin et le soir tu dors dans ton propre lit. Une promenade.

ERWIN. C'est comme ça qu'ils font. Aussi rapide. Aussi simple.

LINDA. Exactement comme ça. Fais toi examiner.

ERWIN. On est couché sur le dos et on voit son propre œil et on voit comment son propre œil est péniblement découpé... on voit ça et ça ne fait pas mal...

LINDA. Je te le dis, l'appendicite est plus dangereuse.

ERWIN. Fantastique, c'est fantastique, Linda. Une simple intervention, c'est bête, non, et le profane observe et en plus il apprend quelque chose. Fantastique.

LINDA. Et la cataracte est éliminée.

ERWIN. La cataracte est liquidée, on coupe le robinet, on construit un barrage et fini les débordements. Et tout est d'une simplicité enfantine, et il regarde d'un bout à l'autre, et ça ne lui fait absolument pas mal.

LINDA. Bon, ce n'est pas ce qu'on appellerait un combat sans merci... C'est la routine.

ERWIN. Je vais la faire, cette promenade cataracteuse. Je la fais. On peut emmener des invités. Tu veux que je demande. Tu veux venir voir mon œil dans un miroir grossissant, coupé en deux par le scalpel, tu veux...

Silence.

ERWIN. C'est toi qui m'a convaincu d'emménager ici, non. Je t'en prie, descends le couloir, et remonte-le et regarde la tête des vieux.. Tu crois que je n'étais pas au courant. Dès le petit-déjeuner je l'entends cette histoire de cataracte, et plusieurs fois de suite. Ça commence avec la cataracte. Le matin. Parce que c'est anodin. Progressivement, on te sert les opérations lourdes, au déjeuner, on en est au cœur ouvert, puis on passe au triple pontage coronarien, à la transplantation de foies nécrosés,

à la pose de hanches en platine, puis on t'attaque la boîte crânienne à la perceuse pour stopper quelque hémorragie cérébrale, comme ça en passant ; et tout ça dans les moindres détails, et au dîner le récit des antécédents et au dessert la rééducation.

Silence.

ERWIN. J'ai déjà maigri de trois kilos. Et tu ne l'as pas remarqué... J'aimerais bien de nouveau avoir une conversation normale. Comme avant. *Un temps.* Sur la météo. Sur les étoiles. Les nuages. Chaque jour, je note comment le temps change, petit à petit. J'aimerais bien de nouveau avoir une conversation normale sur des choses normales. Mes relevés météorologiques pourraient quand même être utiles à quelqu'un, non. *Un temps.* Un jour la météo sera contrôlée par la main de l'homme, entièrement. *Un temps.* Quelqu'un m'a volé mon télescope. *Un temps.* Volé. Je ne sais pas il a disparu. Quelqu'un a fait disparaître ma lunette astronomique de ma chambre et de ma vie, Linda, ce n'est pas une vétille. Elle a disparu.

LINDA. Par inadvertance.

ERWIN. Ha. Par inadvertance. Cette « inadvertance » a un nom. Je ne peux pas le prouver, mais je me doute de qui a fait le coup. Exprès. Je sais qui veut ruiner mes intérêts, exprès. Ils ne veulent pas qu'on ait un domaine d'activité personnel, ici. Qu'on ait des pensées autonomes. Ils ne le veulent pas. Ils ont peur de ça. Qu'on se livre à la recherche, seul dans sa chambre. Et que l'on tourne et retourne les choses dans sa tête, ça ils ne le veulent pas. C'est pour ça que les portes doivent tout le temps rester ouvertes. Il faut faire partie de la communauté, c'est cela qu'ils veulent, devenir un membre, qu'ils disent ; entreprendre des choses avec les autres. Avec ces opérés de la cataracte qui débloquent du cerveau. Avec ces déments. Mais je ne me laisse pas influencer. Rabaisser. Incorporer. Je n'ai pas dit un mot sur le télescope jusqu'ici, pas la moindre syllabe. Tu es la première. Tu m'as entraînée jusqu'ici, tu dois connaître la vérité au sujet du télescope. Auprès du personnel, je reste bouche cousue, cousue. Qu'ils ne s'imaginent pas que le télescope est ma seule alternative, j'ai d'autres ressources pour maintenir à distance cet environnement, je n'ai pas nécessairement besoin de l'infini cosmique. Cela m'aurait aidé, certes, mais ce n'est pas indispensable.

Je souffre, je l'avoue, je souffre de l'absence de mon télescope, je souffre de ne pas savoir avec certitude le lieu où il se trouve ; ils l'ont emmené, je ne sais pas où, mais je fais bonne contenance.

Un temps.

Chaque fois que le télescope est évoqué, j'arbore un air rayonnant et tragique. Chaque fois qu'un voisin pas complètement frappé d'amnésie me demande s'il peut regarder à travers le télescope, j'invente une excuse bidon.

LINDA. Ne se pourrait-il pas que tu l'aies oublié toi-même quelque part...

ERWIN. Ne se pourrait-il pas quoi...

LINDA. Que tu aies rangé le télescope quelque part et que tu aies oublié où.

ERWIN. Si cela se pourrait...

LINDA. Oui, ne se pourrait-il pas que tu...

ERWIN. Il ne se peut pas.

LINDA. Il ne se peut pas.

ERWIN. Tu débloques, s'il se pouvait que j'ai...

LINDA. Oui, ne se pourrait-il pas...

ERWIN. Non il ne se peut pas.

LINDA. Cela ne se peut pas.

ERWIN. Cela ne se peut pas.

Un temps.

LINDA. Cela aurait pu.

ERWIN. Cela n'aurait pas pu.

LINDA. Je me demande juste qui cela aurait pu être.

ERWIN. Oui... mais je ne le dirai pas. Ne le dirai pas. *Un temps.* Tu sais, toi aussi, tous les dimanches, tous les quatrièmes dimanches, quand tu viens, tu me racontes la même chose. Le même chose, chaque fois. À chaque visite. C'est comme la cataracte au petit déjeuner, la visite dominicale de Linda est comme la cataracte au petit déjeuner.

Un temps.

ERWIN. Aussi inutile que des carottes.

LINDA. Pardon ?

ERWIN. Tes visites dominicales... tes visites dominicales sont aussi inutiles que des carottes.

Silence.

ERWIN. Je me suis toujours demandé pourquoi il était si facile de vendre des assurances. C'est d'une facilité incroyable, les gens achètent tout ce qu'on leur agite sous le nez. Et un jour j'ai compris que ce n'est pas particulièrement contre le risque d'accident ou de dégât que les gens veulent s'assurer, non... au fond, il veulent s'assurer contre le fait même que le malheur survienne. C'est ça ; et ça m'a fait tellement plaisir, tu vends une police, mais en réalité tu offres la certitude que rien de grave n'arrivera dans la vie. Dis, honnêtement, qu'est-ce qu'on peut souhaiter de plus...

LINDA. Je ne veux pas parler de Finn.

ERWIN. Sauf bien sûr un cas de force majeure. Si ce cas de force majeure existait vraiment, même une assurance serait sans effet, sauf qu'au final, la plupart des accidents sont à mettre au compte d'une défaillance humaine.

LINDA. Je ne veux pas parler de Finn.

ERWIN. Qui parle de Finn. Qui est Finn...

LINDA. Tu tournes autour du pot. Finn t'a oublié. Finn nous a oublié tous les deux.

ERWIN. Chaque fois que tu viens, je deviens mélancolique. Presque dépressif. Chaque fois que je te regarde, la cataracte de mon petit-déjeuner me remonte. J'essaie de te dérider. Ton visage, pire qu'une averse. Qui parle de ton frère. Tu as de ses nouvelles, où pourrait-il être...

Un temps.

LINDA. J'ai vu un loup, récemment. *Un temps.* Tout près des thermes. Il a surgi de la forêt pour traverser le champ, a flairé ma présence, s'est arrêté.

ERWIN. Hm.

LINDA. Oui, rends-toi compte. Un véritable loup.

Un temps.

ERWIN *manque de s'endormir* Comme c'est intéressant... Un loup, non vraiment. Ici, il y a parfois des sangliers. J'ai une photo quelque part.

LINDA. Je l'ai signalé. Ça fait plusieurs fois que je le vois. Alors je l'ai signalé. Aux services de l'environnement. Ils s'occupent de ce genre de cas.

Un temps.

LINDA. Je pense qu'ils vont fermer les thermes. Tôt ou tard. Ils ne sont tout simplement pas rentables. Tellement abîmés. Et moi comme unique employée, quelle blague. Comment veux-tu que je répare tout ça. Et que je fasse tout tourner. *Un temps.* Je pense qu'ils vont fermer les thermes encore cette année.

Un temps.

LINDA. Tu sais, si des loups s'installent par ici, de nouvelles possibilités s'ouvrent à moi.

Erwin s'endort. Linda rêve.

11. Rêve 2

Linda.

Une réserve naturelle va voir le jour,
un parc national, une biosphère.
Les loups ne sont que le commencement, plus tard viendront des ours,
les aigles royaux, si rares, des blaireaux, et il y aura aussi des castors,
et même des loutres ; il n'y a qu'avec les élans qu'il faut être prudent,
ils tendent à la surpopulation ce qui entraîne
des problèmes de nourriture.
Des touristes viendront ; d'abord la nature sauvage,
puis les animaux, puis les touristes.
Des cigales chanteront, des sources jailliront,
et il y aura à manger pour tous.
À la fin, la région sera classée et obtiendra un label européen
du fait de son attractivité.
Et une chose est claire, je serai là, dès le commencement,
Linda, qui a vu le premier loup de la biosphère.
Et Rainer travaillera là aussi, Rainer reviendra,
parce qu'il y aura du travail pour lui, que dis-je du travail,
il sera responsable de tout le complexe,
du parc animalier, ce sera l'œuvre de sa vie,
la sienne et la mienne.
Rainer sait déjà tout sur
l'extinction d'espèces animales menacées, il est en stage de reconversion
section auto-entrepreneur. Il s'est acheté
La vie des animaux illustrée de Brehm,
en DVD, et l'intégrale de Crocodile Dundee.
Il a renouvelé sa garde-robe, dans un Outdoor Shop en ligne,
et porte désormais un chapeau comme dans Daktari
aux bords crânement redressés ;
il est déçu que la peau de serpent,
à la fois tenue de camouflage et veste chic, soit du 100% polyester.
Bof tant pis, dit Rainer, tout ne peut pas être véritable.
Pas dès le commencement.

12. Traces 2

Monsieur Schmitt, madame Schmitt.

MONSIEUR SCHMITT. Nous allons attendre l'animal.

MADAME SCHMITT. Dehors.

MONSIEUR SCHMITT. Dans la maison. Derrière la fenêtre.

MADAME SCHMITT. Et après.

MONSIEUR SCHMITT. Toi là-bas, moi ici. Nous allons attendre l'animal.

MADAME SCHMITT. Et après. Tu veux lui parler...

MONSIEUR SCHMITT. Nous le regarderons. Amicalement et sans... Sans...

MADAME SCHMITT. Peur...

MONSIEUR SCHMITT. Violence. Sans violence. Nous le regarderons. D'ici, derrière la fenêtre. Tout simplement. Deux yeux, deux yeux, deux yeux.

Silence.

MADAME SCHMITT. Et après.

MONSIEUR SCHMITT. Après l'animal saura que nous le voyons.

MADAME SCHMITT. Nous l'observons.

MONSIEUR SCHMITT. Nous ne faisons pas cela. Nous ne sommes pas l'animal. Nous le regardons. Nous sommes ici et laissons notre regard errer par la fenêtre, et si dans le champ visuel de cette errance quelque chose devait surgir qui nous semblerait être un animal, alors notre œil aspirerait à s'y attarder un moment. C'est un processus vain. C'est humain.

Silence.

MADAME SCHMITT. Combien de temps devons-nous attendre.

MONSIEUR SCHMITT. Jusqu'à ce que nous le voyions.

MADAME SCHMITT. Toutes les nuits.

MONSIEUR SCHMITT. Jusqu'à ce que nous le voyions.

MADAME SCHMITT. Et quand dormirons-nous.

MONSIEUR SCHMITT. Quand nous l'aurons vu.

Ils attendent. Rien ne se passe. Monsieur Schmitt sort, explore le jardin.

MONSIEUR SCHMITT *revient, tenant un mégot de cigarette* Regarde voir ce que j'ai trouvé.

MADAME SCHMITT. Où ça.

MONSIEUR SCHMITT. Là-bas.

MADAME SCHMITT. L'animal fume...

13. Veiller 4

Finn.

Ce dont il a vécu la dernière semaine :

3 boîtes de fricassée de poulet (à 800g poids net)

2 boîtes de Königsberger Klopse (à 400g poids net)

3 sachets de nouilles instantanées Magic Asia (à 125g poids sec)

Un des sachets de nouilles instantanées Magic Asia était déjà ouvert, la date de péremption dépassée, pas de traces de moisi, une odeur aigre.

1 paquet de pain de mie

Puis pendant deux jours il n'avait rien mangé.

Il prend son somnifère (Nardyl, 1 comprimé à 5mg, sans ordonnance à la pharmacie) ; entretemps sans effet pratiquement, il se réveille en sursaut toutes les heures.

Il inscrit sur le mur tous les numéros de téléphone qu'il connaît par cœur. Indicatif de pays, de localité, nom et adresse. Numéro professionnel, numéro privé, numéro de portable, horaires de bureau.

Il inscrit sur le mur les numéros de polices d'assurance de tous les assurés qu'il connaît par cœur. Type de contrat, date de signature, montant assuré. A-t-on eu recours à l'assurance, si oui, montant des remboursements. Dans le cas contraire, il calcule le montant des traites à la fin du contrat.

Il inscrit sur le mur les noms de toutes les personnes qui lui sont proches ou qui, à un moment donné de sa vie, lui ont été proches ; qu'il pourrait appeler des amis. Qu'il a un jour aimé ou qu'il aime encore. Pour qui il a éprouvé un jour de la tendresse. Il inscrit sur le mur leur date de naissance et, le cas échéant, la date de leur mort.

Il inscrit sur le mur quand les amitiés ont été brisée, ou quand les amours ont été oubliées.

Il écrit sur le mur le jour, l'année, la saison et la cause – m'a menti, a emprunté la voiture et ne l'a pas rapportée, n'a jamais payé la moindre addition pour moi, fait des trous de cigarette dans le canapé, pue la fumée par tous les pores de la peau, ne veut jamais aller danser ne veut que parler, engueule ses enfants pour un rien, arrive en retard à tous les rendez-vous et reste ensuite des heures, nous ne nous comprenons pas, nous n'avons rien à nous dire, je ne peux pas l'expliquer, je ne veux plus te voir un point c'est tout, non, ce n'est rien, ou presque, je suis juste fatigué, je suis fatigué, je suis fatigué, je suis fatigué...

14. Soirée

Thomas. Monika. (L'enfant).

Monika est à plein temps au supermarché,
en plus, les cours par correspondance, pour le bac.
Ça se fait par la poste, et par ordinateur.
Soir après soir elle est assise devant ses devoirs,
sans déroger, ils ont fait installer exprès le haut-débit,
elle n'en a pas démordu, pour que ça aille plus vite, tout ;
n'empêche, les études vont être longues, craint-il
les soirs où elle a les yeux fixés sur l'écran
pendant que lui, devant la télé, dès que l'enfant dort,
d'un sommeil agité, les cheveux mouillés, si seulement il savait
pourquoi, il y a quelque chose qui n'irait pas dans la classe
où se rend l'enfant, tous les matins il monte dans le bus scolaire,
quand on lui pose la question il se tait, alors qu'est-ce qu'on
peut faire, il va vers le réfrigérateur, elle a oublié
de ranger la bière, il prend un verre,
fait craquer des glaçons dans le bac du freezer, boîte en alu à température ambiante,
bruit sec, gouttes tièdes qui giclent, mousse qui dégouline sur sa main,
languette dans l'évier, d'une chiquenaude,
n'empêche, les études vont être longues, craint-il
les soirs où elle a les yeux fixés sur l'écran,
pendant que lui, devant la télé, une petite demi-heure encore
descendre et remonter la rue avant de d'aller dormir, il insiste,
puis il veut lui prendre la main, et il la prend et
pose sa tête dans son cou, si le ciel
pouvait être un peu plus clair ces nuits-là, c'est toujours pendant
la promenade que tout se couvre, au loin
la ville s'étend sous le halo d'une lumière blafarde,
une bien piètre promesse, de quoi parler maintenant, bon, c'est raté pour
le romantisme.

15. Questions 1

Mira. Josef.

MIRA. On a déjà eu cette discussion.

JOSEF. Qu'est-ce qui rend la chose si difficile.

MIRA. Ce qui rend la chose si difficile. On a déjà causé de ça. Ce qui rend la chose si difficile.

JOSEF. Et qu'est-ce qui la faciliterait.

MIRA. Oh non.

Un temps.

JOSEF. J'ai hérité d'un peu d'argent de ma mère. Je pourrais commencer un nouvelle vie. Peut-être. Un autre métier. Qui a rapport à la vie, et pas à la mort. Pas de dépouilles, pas d'inhumations. Si ça peut faciliter la chose.

MIRA. A mourir de rire. Je le regarde et je dis, à ton âge... *Un temps.* Il baisse la tête, comme ça, bien bas... ça me retourne complètement. Ah bon, qu'il dit, c'est ça...

JOSEF. C'est donc l'âge.

MIRA. ... j'en étais sûre.

JOSEF. J'en étais sûr.

MIRA. Tu vois, tu captés vraiment rien, parce que c'est pas l'âge, figure-toi, c'est la différence d'âge... *Un temps...* Il ne bronche pas.

JOSEF. Je peux malheureusement rien y changer.

MIRA. Je peux malheureusement rien y changer non plus... Il tire une gueule comme ça. Et faut en plus que je te remonte le moral. C'était une blague, merde.

JOSEF. Je ne t'aime pas parce que tu es mineure. Je t'aime tout court. Si tu étais plus âgée, ce serait exactement pareil.

MIRA. Mais oui.

JOSEF. Pareil, garanti.

MIRA. Difficile à prouver, non... *Un temps.* Pas la peine de te faire encore plus de cheveux gris, c'était une blague... si tu savais comme je m'en fous de ta différence d'âge.

JOSEF. A quoi ça tient. Qu'est-ce qui rend la chose si difficile.

MIRA. Ça y est il recommence à se torturer.

Silence.

MIRA. Mais je te l'ai déjà dit. Y a pas d'autre raison. Tu peux fouiller tant que tu veux, tu trouveras pas d'autre raison. Je sais pas qui est mon père. Comment est-ce que je peux avoir un enfant si je sis pas d'où je viens.

JOSEF. Tu peux quand même pas pas vouloir garder notre enfant juste parce qu'il connaîtra pas son grand-père...

MIRA. Je me connais pas moi-même, c'est ça le problème. Le p'pa que j'ai à la maison, c'est pas le vrai, et le vrai, on sait pas qui c'est. Ça me sort pas de la tête. *Un temps.* C'est pas que m'man se soit facilité la tâche ; elle a longtemps essayé, avec le p'pa qui est pas le bon p'pa, et après, ça a encore duré une éternité avec le p'pa-donneur, enfin je veux dire avec son sperme en banque, c'est comme ça qu'elle disait ; quand le sujet arrive sur la table et qu'elle peut pas faire autrement, qu'il faut qu'elle en parle, alors, avec plein de manières, elle dit du sperme en banque, elle dit ça, du sperme en banque. Je suis donc le fruit d'un prélèvement bancaire de sperme, et même là, il lui a encore fallu genre 10 opérations, on peut vraiment dire que rien marche du premier coup chez elle.

Silence.

JOSEF. Oui... t'as déjà raconté tout ça.

MIRA. Mhm... Si tu crois que c'est agréable.

Silence.

MIRA. Quoi... combien de fois faudra encore que je te le dise.

Un temps.

JOSEF. J'ai dit que je retrouverai ton vrai père. Comme ça on aura la paix.

MIRA. Et... t'as trouvé quelque chose. Un résultat.

Silence.

MIRA. Tu vois. Et tu me demandes ce qui rend la chose difficile. Pas de résultat, c'est ça qui rend la chose difficile. Par exemple.

JOSEF. J'observe encore.

MIRA. Et que tu zyeutes, ça va me donner un père.

JOSEF. Je m'en occupe... Je suis sur une piste. Ça se présente bien. Un peu de patience.

MIRA. Piste et patience, tu m'as déjà servi ça dix fois. C'est bien beau. Et y se passe quoi. Je veux dire, y va bientôt finir par se passer quelque chose.

Un temps.

MIRA. M'man, elle le connaît pas, le type, elle sait pas à quoi il ressemble, comment il sent, c'qu'il aime manger. S'il porte des costumes, s'il perd ses cheveux, s'il est malade en bus, s'il se met facilement en colère. Elle peut même pas le détester pour ses défauts. Et moi non plus.

Un temps.

Il est que du sperme. Rien d'autre. Que du sperme. Une giclée de sperme dans un cabinet médical transformé en salon d'astiquage de poireau.

Où un putain d'étudiant en médecine a craché sa purée dans un putain de gobelet en plastique en feuilletant un putain de magazine de femmes à gros nibards avant qu'une putain d'assistante médicale aux doigts r'couverts de gants en plastique aille la congeler quelque part.

JOSEF. C'est pas que je te comprenne pas.

MIRA. Touchant.

JOSEF. Si... Imagine que tu le saches enfin, j'ai les cheveux de mon père, la peau de ma mère, et les dents de travers de mon père aussi, etc. Toutes ces conneries...

MIRA. Tu veux me dire quoi.

JOSEF. À quoi ça nous sert. *Un temps.* Le jour où tu sauras qui c'est, tu aimeras peut-être mieux pas avoir affaire à lui.

MIRA. Je déciderai de ça quand on en sera là. *Un temps.* Quand je regarde, dans la rue, je me dis que ça pourrait être n'importe qui à partir de 35 ans... Toi, toi tu pourrais être mon père. Ça fait froid dans le dos.

JOSEF. Nan.

MIRA. T'es sûr. T'as jamais laissé traîner ton sperme quelque part... donné... offert...

JOSEF. J'ai laissé des traces, certes, mais je sais où j'ai laissé des traces.

MIRA. Sûr...

JOSEF. Mira... ça suffit.

Un temps.

MIRA. Et il dit, mon Josef Compassion dit, il répète, je m'en occupe. Un truc dans le genre, je crois, je m'en occupe. Il est de la mafia ou quoi. Il s'en occupe. Mais je l'écoute plus vraiment. Donne-moi encore un peu de temps, qu'il dit, Josef-la-patience, mais j'en ai pas, de temps. Pas du tout. J'y vais et je prends rendez-vous.

Un temps.

Je voulais le faire partir. Le jour arrive, 9h45, je me lève tôt, prends ma douche, m'habille, prends mon sac, vais vers la porte...

Un temps.

... et puis je suis restée à la maison... Me suis assise dans le canapé et suis restée comme ça toute la matinée. Je sais pas à quoi j'ai pensé.

16. À deux.

Gabi. Rainer (Tscheki).

On est allé visité un appart. Y avait bien sûr cent cinquante autres personnes sur le coup, en fait on pouvait pas le voir, l'appart, tellement on était serrés. On est resté super longtemps, jusqu'à ce qu'y ait plus personne, juste un p'tit couple qui discutait avec l'agent immobilier dans la salle de bain... et on s'est imaginé ce que ça serait si. Si, nous deux, ici. *Un temps.* C'était pour de faux, bien sûr, un jeu. On le savait.

Et tout à coup Tscheki va à la fenêtre, regarde dehors, je le connaissais pas du tout comme ça, avec ce genre de regard sentimental, comme si son animal de compagnie venait de sauter dehors et de se faire écraser en bas, genre... et il dit :

- La vie pourrait être si belle.

Je savais pas, la vérité, je savais pas quoi dire. Il le pensait vraiment. Moi par rapport à ça je suis plutôt pratique. Je suis pas allé jusqu'à lui taper sur l'épaule, mais j'ai dit :

- Oui... Elle pourrait... Elle l'est d'ailleurs.

Pas de réponse. Il est planté là, genre la tête dans les chaussures. Je me dis, ouh là, il a quelque chose. Y a quelque chose là.

- Chéri, elle l'est non...

Moi, super prudente, je dis ça comme une caresse.

- Elle est quand même belle, la vie... Regarde-moi. Alors, tu rayannes...

Un temps.

Zéro réaction. Il lève même pas la tête. C'était sérieux.

Alors j'imagine que moi, Gabi, je serais genre un oreiller, un oreiller tout doux et tout léger, et que je le baratinerais pour qu'il pose sa tête sur moi, l'oreiller, et alors tout, tout irait bien.

- Tscheki, alors faut que tu te donnes un peu de mal, pour la trouver belle.

- Pour vivre.

- Oui. Pour vivre. Donne-toi du mal.

- Ça suffit pas. Le mal que je me donne. C'est tout simplement pas assez.

Je réfléchis.

- La vie, c'est comme apprendre à parler. Ou à lire. Ou à nager.

- Sais pas nager.

- Alors, conduire une voiture.

Un temps.

- Je sais pas comment on fait.

- Tscheki, tout le monde sait ça. Tout le monde peut apprendre. Vraiment tout le monde. C'est pas possible d'être couillon à ce point.

Après coup, ça m'a fait de la peine d'avoir dit ça, vraiment. Donc :

- Tout le monde peut apprendre ça. Vraiment tout le monde. C'est pas possible d'être couillon à ce point. *Un temps.* La vie est si simple que c'en est choquant. *Un temps.* Il faut l'aimer...

Je suis comme je suis, c'est le meilleur truc qui me soit venu à l'esprit. Et Rainer : Je suis si fatigué, qu'il dit, je suis si fatigué.

L'histoire de l'oreiller m'est repassée par la tête, et j'ai posé un bras autour de lui, et je l'ai ramené à la maison ; et là, je lui ai donné un léger somnifère, même si à mon avis il en aurait pas eu besoin.

17. Dimanche 2

Linda. Erwin.

LINDA. Ils vont fermer les thermes, avant la fin de l'année. *Un temps.* Alors il y aura de nouvelles possibilités pour toi aussi.

ERWIN. C'est intéressant. Et lesquelles.

LINDA. Par exemple, dans un parc animalier par exemple, on a toujours besoin de quelqu'un qui s'y connaît en météorologie, et qui jette de temps en temps un oeil sur le ciel imprévisible, avec un télescope, par exemple.

Silence.

ERWIN. Je me suis assoupi, non.

LINDA. Je crois, oui.

ERWIN. Et toi tu as rêvé. Linda, depuis toujours tu rêves.

LINDA. Et alors.

ERWIN. Il faut que tu fasses quelque chose.

LINDA. Qu'est-ce que tu veux dire.

ERWIN. Le bus, oui, le trajet du bus a été supprimé.

LINDA. Et.

ERWIN. Ça rapporte pas assez qu'ils disent. Ça suffit pas pour cette distance. Le nombre d'usagers ne suffit pas pour cette distance. On n'est pas assez rentables. Il ne va plus que deux fois par semaine en ville, le bus ne va plus que deux fois par semaine en ville. Comme si on vivait ici sur une planète en extinction. Comment veux-tu que je parte d'ici...

LINDA. Tu veux aller où...

ERWIN. Juste ailleurs, de temps en temps. *Un temps.* Chez ton frère, par exemple.

Silence.

ERWIN. C'est ton frère... Pourquoi je ne le vois jamais.

Silence.

ERWIN. Pourquoi je ne le vois jamais. Il travaille dans les assurances. C'est un gage de fiabilité ça. Non. Tout est sûr dans cette branche, pour toute la vie. Presque aussi bien que d'être fonctionnaire. Nulle part ailleurs on est autant à l'abri.

LINDA. On ne sait même pas où il habite.

ERWIN. Mais on pourrait le découvrir, si on voulait.

LINDA. Si lui voulait ; si Finn voulait qu'on le découvre, alors peut-être... Il ne veut pas de nous, Erwin, il ne veut aucun contact.

ERWIN. Les assurances vivent du contact. Être en contact, c'est le B-A BA...

LINDA. D'un point de vue professionnel, oui...

ERWIN. Non, d'un point de vue humain. Quand on sépare les contacts professionnels et privés et qu'on les relie mal, ça fait des court-circuits. *Un temps*. Je veux savoir comment il va. Ce qu'il fait, comment il vit. Je veux le revoir encore une fois...

LINDA. Regarde-moi. Comme deux gouttes d'eau. Plus masculin c'est tout.

ERWIN. Avant peut-être. Mais aujourd'hui. Tant d'années ont passé, tant d'années... Si tu réussis à retrouver Finn, je me fais opérer de la cataracte. Pour te faire plaisir.

Silence.

ERWIN. Il est arrivé quelque chose... Tu m'écoutes.

Silence.

ERWIN. Hier, le vieux Stapler est mort. Pas dans un an, pas peut-être, c'est arrivé hier. Les cigales chantaient. Et moi j'ai tout vu. J'avais mes lunettes.

LINDA. Je connais pas Stapler.

ERWIN. Tu te rappelles pas, le général Stapler, de la chambre d'en face... Il s'est chié dessus en mourant. Au moment où la mort est venue, il a encore coulé un bronze ; je l'ai vu de mes yeux, je pouvais pas faire autrement, ils ont laissé la porte ouverte ; une fois de plus. *Un temps*. Son regard était laiteux.

Silence.

ERWIN. Je lui ai fait un signe... Je te jure. Un signe d'adieu.

Silence.

ERWIN. On allait nager ensemble. L'été. Cette année encore. À la piscine en plein air de la Brückenstraße... Le bus circulait encore. En septembre la dernière fois. En septembre, on est allé pour la dernière fois à la piscine en plein air. Je faisais des longueurs, j'arrive encore jusqu'à vingt, je te jure, jusqu'à vingt. Ou quinze. Je sais pas exactement. À partir de dix, j'arrête toujours de compter.. Jusqu'à dix, c'est de l'entraînement, au-dessus, c'est du luxe... Il faisait plus que patauger, le général. Patauger dans le petit bain... J'ai compris que quelque chose n'allait pas.

Silence.

ERWIN. Je lui ai fait un signe d'adieu.

Silence.

ERWIN. Il s'en est pas rendu compte. Mais ça fait rien. *Un temps.* Adieu, j'ai crié. Adieu, général, vieille latrine. *Rit de bon coeur.* Adieu vieille latrine. Et bonne traversée.

Erwin rit.

Linda rit avec lui.

Long silence. Erwin semble à nouveau piquer du nez.

Linda s'en va.

Long silence.

ERWIN. Tu dois me sortir d'ici.

Je t'en supplie...

Fils...

Emmène-moi...

Emmène-moi...

18. Veiller 5

Finn.

Il n'avait pas fait de courses. L'étagère était vide, les deux casseroles aussi.

Il prit son porte-monnaie et renversa son contenu sur la table. Rien que des pièces de monnaie. Il les dispersa sur la table jusqu'à ce que leurs bords ne se touchent plus, sans les compter. Parmi elles se trouvaient des petits cents, tout fins, noircis par la crasse et la sueur d'innombrables manipulations, des pièces plus lourdes qui ressemblaient à des médailles de cuivre et, toujours immaculées, d'autres encore, aux reflets d'argent, dans un cercle doré.

Il n'avait pas fait de courses. Il évalua la somme qu'il avait devant lui et ce qu'il allait pouvoir acheter avec. Cinq cents grammes de riz, un paquet de café, une boîte de haricots blancs. Avec ça, il pourrait tenir deux, trois jours, peut-être quatre, maintenant qu'il avait appris à se contenter de peu.

Il s'imagine en train de descendre et d'aller au supermarché. Dans l'escalier, les muscles de ses cuisses se mettraient à trembler, avant qu'il n'ouvre la porte, un air stagnant s'engouffrerait dans sa cage thoracique, dans la rue, à la lumière du jour, il s'effondrerait, avant même d'avoir reparlé à qui que ce soit.

Il but un verre d'eau du robinet. Il évalua la somme qu'il avait devant lui et ce qu'il pourrait acheter avec. Cinq cents grammes de riz, un paquet de café, une boîte de haricots blancs. L'eau gargouilla à l'intérieur de lui. Il décida que cela suffirait pour le lendemain. Il but un verre d'eau du robinet. Et pour le surlendemain. Le surlendemain, sûrement.

19. 43 ans

Poste de police. Thomas. Ira.

IRA. Je dormais.

THOMAS. Quel jour était-ce.

IRA. C'était le mercredi soir. Ou le mercredi après-midi. Je n'étais pas couchée dans le lit. J'étais assise sur une chaise et je me suis endormie. Un petit fauteuil, c'était, je me suis endormie dans le fauteuil. Quand je me suis réveillée, des heures avaient passé.

THOMAS. C'était la nuit.

IRA. Le jour se levait, il était à peu près quatre heures et demi du matin. J'entendais les oiseaux. Je me suis levée et j'ai regardé autour de moi. J'étais seule.

THOMAS. Vous n'avez pas eu peur.

IRA. Non.

Silence. Ira fredonne.

IRA. Non... j'entendais les oiseaux chanter. J'ai ouvert la fenêtre. Dehors il faisait froid. J'ai quand même laissé la fenêtre ouverte, j'aime ça, j'aime le froid, j'aime la façon dont ça tend la peau, la brûlure, la brûlure du froid. *Un temps.* J'ai ouvert la fenêtre et je me suis couchée dans le lit, enfin.

THOMAS. Pour dormir.

IRA. J'étais seule.

Silence.

IRA. Oui. Ça s'est passé comme ça. Je me suis endormie, et pendant que je dormais, il est parti.

THOMAS. Quand avez-vous commencé à vous inquiéter.

IRA. Quand j'ai commencé à m'inquiéter... Il faut que je réfléchisse.

Un temps.

THOMAS. Il n'a pas laissé de billet derrière lui...

IRA. Derrière lui... Vous pensez qu'il pourrait être mort.

THOMAS. Laisse, chez vous...

IRA. Non.

THOMAS. Un petit billet, un message, une note...

IRA. Non. Non... Il n'a pas d'explication à me donner quand il quitte la chambre d'hôtel.

THOMAS. Quand il la quitte, peut-être pas, mais si c'est pour ne plus revenir.

IRA. Pourquoi ne voudrait-il ne plus revenir...

THOMAS. Parce qu'il... Il s'est dit qu'ailleurs ça pourrait être mieux, pour lui. De meilleures perspectives.

IRA. Vous ne devriez pas m'offenser. *Un temps.* Je pense qu'il pourrait lui être arrivé quelque chose.

Un temps. Ira fredonne.

THOMAS. Vous n'êtes pas d'ici, ni l'un ni l'autre, en transit, clients d'un hôtel. Pourquoi votre mari quitte-t-il seul, sans manteau, sans sac, la chambre sans vous prévenir.

IRA. Il voulait aller se promener. Vous réveillez votre femme, vous, quand vous voulez aller vous promener.

Silence.

IRA. Répondez-moi.

THOMAS. Je ne sais pas. Dans une ville étrangère, sans doute. Oui. Dans une ville étrangère je la réveillerais. Ou bien je n'irais pas sans elle. Ou bien je laisserais un billet... Mais sans doute je n'irais pas sans elle.

IRA. J'en étais sûre. Nous ne sommes pas comme vous. Pour ces choses-là, les petites choses, nous veillons à notre indépendance. *Un temps.* Je ne sais pas si vous pouvez m'aider. Vous avez des collègues.

THOMAS. Non, non, il n'y a pas de collègues... Quitter, dans un environnement étranger, à la tombée de la nuit, sans manteau et sans sac votre chambre d'hôtel commune, c'est donc pour vous une petite chose.

IRA. Je viens de vous l'expliquer. Oui, c'est une petite chose.

THOMAS. Alors une grande chose, cela aurait été quoi ; une chose qu'il aurait pu porter à votre connaissance.

IRA. S'il avait traversé la frontière. Pour aller à l'étranger. Oui, s'il avait eu l'intention d'aller à l'étranger, alors il m'aurait réveillée. J'en suis presque sûre. Cela aurait été... bon, pas une très grande chose, mais quand même une chose digne d'être partagée.

THOMAS. Il avait de l'argent sur lui.

IRA. Je ne sais pas. Je n'ai pas vérifié s'il manquait quelque chose. Je suppose qu'il en avait, oui. Il n'est pas bête, quand même. Qui sort d'un hôtel sans argent.

THOMAS. Vous disiez qu'il pourrait lui être arrivé quelque chose.

IRA. Oui, on lui a peut-être volé son argent.

THOMAS. Bon, nous avons la description de la personne, les circonstances... si nous retrouvons votre mari, nous vous préviendrons.

IRA. C'est tout.

THOMAS. C'est tout.

IRA. Et que faites-vous... Vous allez faire quelque chose... vous allez le rechercher...

THOMAS. Il est signalé comme personne disparue.

Un temps.

IRA. Signalé comme personne disparue. *Rit.*

Chante... gracias doy a la desgracia
y a la mano con puñal
porque me mató tan mal,
y seguí cantando, cantando

...

Je ne partirai pas d'ici.

THOMAS. Madame Davidoff...

IRA. Je ne partirai pas d'ici. J'attendrai jusqu'à ce que vous l'ayez retrouvé.

THOMAS. Mais vous habitez à l'hôtel.

IRA. Oui, j'y suis restée. Et dans la même chambre encore.

THOMAS. Laissez-vous conduire là-bas, allumez le téléviseur, pensez à autre chose. Voyez-vous, depuis mercredi dernier, trois jours se sont passés... Si ça se trouve vous avez raison : votre mari est parti se promener ; il est monté dans un bateau, a entrepris une croisière fluviale, en chemin il s'est endormi, comme vous, il s'est réveillé dans une ville étrangère, dans un autre port, il faut d'abord qu'il s'oriente, demain il reviendra.

IRA. Vous vous moquez de moi, que racontez-vous comme bêtises.

THOMAS. Vous avez dit vous-même que c'est une petite chose. Une promenade du soir sans manteau et sans prévenir est une petite chose, qui ne vaut pas qu'on en parle.

IRA. Mon mari est parti un mercredi soir...

THOMAS. Certainement...

IRA. Mais pas mercredi dernier, espèce d'incapable, ai-je l'air d'une ménagère débile, me prenez-vous pour une hystérique, capable de me précipiter chez vous au bout de trois jours pour crier à l'aide...

THOMAS. Mhm...

IRA. C'était un mercredi soir il y a 43 ans, espèce d'abruti. Cela fait 43 ans que mon mari a disparu

de cette chambre d'hôtel, et certainement pas parce qu'il voulait me quitter. Il lui est arrivé quelque chose.

Silence.

THOMAS. C'est une longue période. *Un temps.* C'est toute ma vie.

Un temps.

IRA. Je ne suis plus toute jeune. *Un temps.* Il commence à me manquer. *Un temps.* Il me manque.

20. Veiller 6

Finn.

C'est alors qu'il se souvint des pièces. Il avait gardé de tous ses voyages la petite monnaie qu'il n'avait pas dépensé. Il alla chercher le coffret ; avant, il les triait par pays, Forint, Couronne, Franc et Lire. Il prit son temps, fit de petites piles. Ensuite, il les détruisit et rassembla toutes les pièces en un seul tas. Puis il commença.

De temps en temps, il avale de travers, se blesse, s'étrangle.

Il crache alors quelques gouttes de sang dans un foulard roulé en boule dans sa poche.

J'ai pris la pièce entre les doigts. Une pièce d'une peseta. Elle était petite et brillait d'un éclat mat. Je la fis rouler dans ma bouche et glisser sous ma langue puis contre l'intérieur de mes joues, à droite, à gauche. Le goût qu'elle avait. Contre le palais, la sensation était différente que dans le pharynx. Elle avait un goût de sang et de mousse. Puis, en un clin d'oeil, elle roula le long de ma gorge. Avalée. Cela me fit rire. Je pris une deuxième pièce dans le tas, une troisième, je les pris toutes l'une après l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Je commençai à économiser de l'argent dans mon propre corps. Ou. À le digérer.

Je mangeai ce que je n'avais jamais pu avoir en quantité suffisante, et dont j'avais à présent trop peu, en toute quiétude, et avec précaution.

21. Traces 3

Monsieur Schmitt. Madame Schmitt. Josef.

MONSIEUR SCHMITT. Je l'ai trouvé dans le jardin. Derrière le bureau.

JOSEF. C'est dommage... Dommage que vous m'ayez remarqué. Vous deviez pas vous sentir dérangés.

MADAME SCHMITT. Qu'est-ce qu'il nous veut.

JOSEF. Il veut être à proximité de vous. Il veut vous observer.

MADAME SCHMITT. Étudier nos habitudes. Espionner nos journées. Renverser notre clôture, prendre possession de notre jardin, de notre maison, de notre garage... et de nos moyens de paiement. C'est cela qu'il veut.

MONSIEUR SCHMITT. Nous ne sommes pas riches.

JOSEF. Je veux connaître votre vie. Les caractéristiques extérieures. Mais encore plus les caractéristiques intérieures.

MONSIEUR SCHMITT. Nous n'avons rien de particulier.

JOSEF. Il s'intéresse à vous. Sans limitation, sans conditions, sans aucune menace.

MADAME SCHMITT. Un intérêt parfaitement unilatéral.

JOSEF. C'est dommage que vous m'ayez remarqué. Vous ne deviez pas vous sentir dérangés. Vous deviez vous comporter comme d'habitude. Cela n'est malheureusement plus possible. Et puisque je ne peux pas annuler votre découverte, j'ai une prière.

MONSIEUR SCHMITT. C'est bien que vous soyez quelqu'un de poli. Nous allons négocier avec politesse. Pas de cris, pas de violence, n'est-ce pas.

JOSEF. Je vous prie de me garder avec vous, comme invité.

MADAME SCHMITT. Vous voulez rester.

JOSEF. SI cela ne vous gêne pas, volontiers. Merci.

MONSIEUR. Combien de temps.

JOSEF. Jusqu'à ce que j'en sache suffisamment long sur vous.

Un temps.

MADAME SCHMITT. Que faisons-nous maintenant. Pouvons-nous faire quelque chose. Est-ce que cela va être grave.

Un temps.

MONSIEUR SCHMITT. Avons-nous quelque chose à cacher... Non... Avons-nous des secrets l'un pour l'autre... Non... À moins que tu n'aies un secret, Ida...

MADAME SCHMITT. Quel secret...

MONSIEUR SCHMITT. Ida, si tu as un secret, sois courageuse et dis-le maintenant. Je surmonterai cette épreuve. Quelle qu'elle soit.

MADAME SCHMITT. Non...

MONSIEUR SCHMITT. Nous avons une agréable visite, Ida, qui va rester quelques jours avec nous. Elle va nous faire du bien, cette visite. Nous avons été observés. Nous avons invité notre observateur. C'est un progrès.

MADAME SCHMITT. Nous avons été observés. Nous pensions que c'était un animal.

MONSIEUR SCHMITT. Nous vous prenions pour un animal. Nous prenions vos traces pour celles d'un animal. Votre présence était silencieuse. Vous auriez aussi bien pu un être un satellite dans l'espace... Te souviens-tu, Ida, de ce dont nous avons parlé récemment ?

MADAME SCHMITT. De ce qui nous préoccupe depuis quelque temps, tu veux dire.

MONSIEUR SCHMITT. Je crois que nous parlons de la même chose.

MADAME SCHMITT. Personne ne possèdera plus de passeport ; nous portons notre code génétique sur une petite puce implantée dans notre paupière gauche.

MONSIEUR SCHMITT. Depuis l'espace, on pourra retrouver n'importe qui à l'importe quel moment n'importe où. Qu'il fasse brouillard, nuit, par gros temps ou ciel nuageux, on le localisera à l'aide de l'émetteur individuel. Il est inscrit dans la puce, dans la puce avec le code génétique, située dans la paupière gauche.

MADAME SCHMITT. Qui irait s'arracher un œil.

MONSIEUR SCHMITT. Qui irait s'arracher un œil pour passer une frontière incognito.

MADAME SCHMITT. Il deviendra impossible de se perdre.

MONSIEUR SCHMITT. Ou de disparaître.

MADAME SCHMITT. Ou de ne pas être identifié.

MONSIEUR SCHMITT. Il y aura quelqu'un qui saura tout sur nous... L'avenir ne me fait pas peur.

MADAME SCHMITT. Tant que je suis avec toi, je n'ai pas peur non plus. Je veux juste ne pas être séparée.

MONSIEUR SCHMITT. Tu n'as pas besoin d'avoir peur, Ida. Plus personne n'a besoin d'avoir peur... Une seule chose m'inquiète cependant.

JOSEF. Quoi...

MONSIEUR SCHMITT. Nous avons une fille. Elle a 25 ans et vit en Tasmanie avec son mari. Pas de petits-enfants. Fait-elle également partie de votre projet de recherche...

JOSEF. Avez-vous d'autres enfants.

Un temps.

MONSIEUR SCHMITT. Pas directement.

MADAME SCHMITT. Gerhard... Ne dis rien.

JOSEF. Jeune homme, étudiant en médecine, vous avez pris part à des études sur la reproduction.

MADAME SCHMITT. Non. Jamais.

JOSEF. Vous ne vous êtes pas payé vos études en faisant de temps à autre un don, en éjaculant de temps à autre.

MADAME SCHMITT. Non. Il n'a pas.

JOSEF. Disons les choses comme elles sont, vous louiez votre machin à une banque du sperme.

MONSIEUR SCHMITT. Ida et moi, nous ne nous connaissions pas encore à l'époque. Il fut un temps où j'étais...

MADAME SCHMITT. Tu étais généreux, Gerhard. Pendant un temps mon mari a été généreux. C'était une erreur.

MONSIEUR SCHMITT. J'étais insouciant, désinvolte dans l'usage que je faisais de mon patrimoine héréditaire, c'est vrai. C'était il y a longtemps. J'étais jeune. Une certaine abondance régnait alors. Toujours est-il que cela ne fait plus partie de notre vie. C'est du passé. Maintenant vous savez tout.

JOSEF. Vous n'avez jamais voulu savoir ce qu'il est advenu de votre patrimoine héréditaire. A combien peuvent s'élever des êtres qui, après tout, vous ressemblent.

MADAME SCHMITT. Cela ne fait plus partie de notre monde. Donné, c'est donné.

MONSIEUR SCHMITT. J'en ai fait don, une autre femme - excuse-moi, Ida - l'a reçu. J'ai été payé. Ce n'était pas beaucoup, mais quand même, à l'époque cela m'apportait - excuse-moi, Ida - une certaine satisfaction, je l'avoue. Mais un beau jour il faut savoir dire stop.

JOSEF. Vous pourriez être grand-père.

MONSIEUR SCHMITT. Vous allez rester quelques jours, n'est-ce pas. Promenez-vous dans notre maison, dans notre vie. Vous constaterez qu'elle est bien remplie. A ras-bord même. Ma femme, moi, et notre fille tasmanienne, pas de place pour plus, cela ferait exploser les capacités. Vous pouvez dormir sur le tapis. Les toilettes pour les invités sont dans la cave. En descendant prenez garde à votre tête, le plafond est bas.

MADAME SCHMITT. Et bien il ne reste plus qu'à préparer le dîner, et ensuite, nous allumerons la télévision.

22. Congés

Thomas. Monika. (Enfant.)

Thomas et Monika sont allés en Hollande avec l'enfant. Les premières vacances depuis longtemps. C'est Monika qui a choisi : je dois apprendre la langue. Un village au milieu de pâturages et de polders qui semblent s'étendre à l'infini jusqu'à la digue ; derrière des plages d'estran gris-brun on devine, dans la brume, la mer. Automne.

Ils se promènent dans les champs moissonnés, la conversation entre eux deux est au point mort, l'enfant qui s'amuse à faire des allers-retours les a séparés, il court à présent loin devant, et tous les trois se mettent à dériver, chacun de son côté, comme trois petites planètes sorties de leur orbite. Thomas voit l'enfant, et plus tard sa femme, arriver au sommet de la digue, se retourner tous les deux dans sa direction, le regarder sans lui faire signe avant de disparaître de l'autre côté. Il est seul.

Aller plus loin, aller beaucoup plus loin, laisser marcher ses pieds. L'étendue des champs est ouverte, et le ciel, infini et bas, et il n'y a rien d'autre à faire que de d'opposer son corps aux assauts continuels du vent, et de laisser s'écouler le temps. Il aimerait être **sans combat**.

Devant lui, la courbe sablonneuse et humide de la digue. Il a maintenu sa direction. Il la gravit sans sortir ses mains de ses poches, gonfle les joues dans son effort de ne pas perdre l'équilibre, s'arrête à mi-chemin et regarde, hors d'haleine, devant lui, puis derrière, gai soudain, enlève brusquement sa casquette, laisse le vent balayer ses cheveux, du sable dans le nez et entre les dents – il se précipite à grandes enjambées, trébuchant et glissant, mais riant de joie, jusqu'au sommet de la digue et voit, à sa grande frayeur, loin devant, sa femme et son enfant, main dans la main, pris dans la marée montante, s'efforçant d'échapper au flux de l'eau qui les encercle, d'atteindre le rivage plus vite que les vagues.

Deux, trois, quatre, cinq secondes se passent, pendant lesquelles il contemple, saisi d'étonnement, ces deux êtres qui font partie de sa vie, puis, avec des mouvements saccadés, il court à leur rencontre.

23. Surprise

Poste de police. Thomas, Gabi, portant des marques de strangulation.

THOMAS. Une surprise... vous vous êtes réjouie alors.

GABI. Bien sûr que je me suis réjouie... C'est pas tous les jours qu'on mange chez un ministre, c'est pas tous les jours qu'on est invitée à dîner chez un ministre. En tout cas pas moi.

THOMAS. Et votre ami, monsieur... Matatschek...

GABI. ... Rainer. Moi je n'appelle Tscheki.

THOMAS. ... il a ce genre de contacts. Il est tout en haut du carnet d'adresse. Tout en haut de la liste.

GABI. Bien sûr que non. Tscheki, il vend des vêtements de sport ; qu'un type comme lui soit invité par le ministre, c'est pas ordinaire. Mais bon, cette fois-ci, c'est arrivé. C'est ça qui était génial. Un dîner juste pour 10-12 personnes. Nous deux, Tscheki et moi, compris. Je vais quand même pas rater ça. Je me dis que le ministre doit avoir ses raisons, et sinon, si y en a pas, de raisons, si c'est juste de la proximité citoyenne, ça me va aussi.

THOMAS. Donc vous vous êtes donnée du mal. Vous vous êtes mise sur votre trente et un.

GABI. La longue rubis, avec le décolleté en V.

THOMAS. Vous étiez sans doute très belle dedans.

GABI. Oui.

Silence.

GABI. C'est même pas vrai. Je portais mon ensemble saumon, le seul que j'ai. Il est décent, élégant, on ne peut plus discret. Je vous jure que c'est vrai. *Silence.* Je voulais pas faire ma frimeuse, la rousse excentrique qui sait pas se tenir. Je voulais marquer le coup, faire une super bonne impression. Dire que Tscheki le connaît même pas, le ministre, il l'a jamais vue de sa vie. Ce que je suis naïve.

THOMAS. C'est normal, quand il y a quelque chose de sentimental entre deux personnes.

Un temps.

GABI. Oui, ça doit être ça... OK. On a roulé en direction de Himmelfort, on a quitté la nationale, et on s'est perdu. Soit disant.

THOMAS. Le dîner n'était pas en ville.

GABI. Le dîner n'existait pas. Le dîner était de l'invention. Un guet-apens. Il a prétendu qu'il avait lieu dans la maison de campagne du vice-ministre. Qui serait présent lui aussi. Sa femme compris. Qu'est-ce que vous en dites.

THOMAS. Je ne dis rien. À votre place j'aurais sans doute voulu y croire aussi.

GABI. Il faisait nuit, on avait pas de carte. Et pas de GP machin, là, monsieur Matatschek, il a pas besoin de ça, qu'il dit. Je vais faire une petite excursion.

THOMAS. Dans la nuit.

GABI. Dans mon récit de la soirée. C'est à dire qu'il y a six mois environ, j'ai prêté à mon ami Rainer Matatschek la somme exacte de 3000 euros, prise dans mes économies, ou plutôt ces 3000 euros sont pratiquement toutes mes économies, dans lesquelles je tape de temps en temps quand je suis pas à flots ; apparemment, Rainer voulait cet argent pour s'acheter une nouvelle voiture, et il voulait me le rembourser par acomptes. Il a fait ni l'un ni l'autre, et maintenant, donc après six mois - faut bien que je m'achète aussi de temps en temps une paire de bas – je voulais le récupérer, mon argent. À la coule : sans les intérêts. Bon. Vous voyez le tableau, la nuit, la voiture, la forêt, nous perdus, et moi qui commence à aborder innocemment le sujet de mes ronds que j'aimerais revoir, et je dis, à Rainer, ils sont où. Il dit, lundi tu les auras. On était samedi soir. Lui, donc, lundi tu les auras. Bien je dis, jusque là ça m'allait. Et on est où, là. Et il est où le ministre avec son dîner. Rainer... s'arrête pour aller chercher l'adresse dans le coffre. Je dis, comment qu'elle se retrouve dans le coffre, l'adresse du ministre. Les adresses, on les met dans la boîte à gants, ou sur le portable, ou alors sur un bout de papier coincé derrière le pare-soleil. Rainer, cet espèce de petit malin, descend, fouille dans le coffre, et revient en disant qu'il ne trouve pas la bonne adresse parce qu'il y en a tellement, d'adresses, dans le coffre, différentes, et que toutes ces adresses différentes et la dispute qu'on venait d'avoir, genre ça le troublait... C'est bon, Tscheki de mon cœur, tu veux que j'aïlle voir ? Non non, il refuse illico, non, c'est pas la peine que je vérifie, parce que certes il a pas trouvé l'adresse, mais il trouvé autre chose, une surprise, qu'il avait imaginé en prime pour cette soirée déjà bien particulière sans ça, et qu'il voulait, maintenant que l'occasion se présentait, me montrer enfin...

- Dans le coffre ?... Oui, parmi toutes les trucs entreposés dans coffre, où apparemment il avait cherché en vain l'adresse de la maison de campagne du vice-ministre, il avait trouvé un cadeau, lequel m'était destiné, lequel avait été acquis pour moi avant d'être caché dans le dit coffre, dans le but de pouvoir, quand l'occasion propice se présenterait, m'en faire la surprise, une chaîne, ça y est c'est sorti, un collier avec un tas de petites perles en cristal et un rubis.

THOMAS. C'est ce qu'il avait acheté à la place de la voiture avec vos trois mille euros.

GABI. Oui, moi non plus je n'ai pas pu me réjouir sur le coup... Et je le lui dis, je dis, sur le coup j'arrive pas à me réjouir. On devait être au chaud, à un dîner, et au lieu de ça on est au milieu de nulle-part, tout troublés et perdus, c'est la nuit, non, je grelotte pas de froid, faut pas exagérer non plus... et toi tu viens là avec ta chaîne de coffre de voiture. Bon, maintenant, vous êtes lui.

THOMAS. Qu'est-ce qu'il dit. Je veux la mettre autour de ton cou.

GABI. À ton cou. Il dit exactement ça.

THOMAS. Je peux.

GABI. Euh... oui.

- Pour ça il faut que tu descendes et que tu fermes les yeux.

THOMAS. Pour ça il faut que tu descendes et que tu fermes les yeux.

GABI. Il fait déjà nuit, il est déjà tard, on devrait essayer de téléphoner à la maison de campagne

du vice-ministre.

- Le numéro aussi est sur le papier avec l'adresse que je ne retrouve pas.

THOMAS. Le numéro aussi est sur le papier avec l'adresse que je ne retrouve pas.

GABI. - Quand tu seras descendue et j'aurais mise cette chaîne autour de ton cou, alors seulement nous serons fin prêts pour ce dîner.

THOMAS. Il a dit ça...

GABI. Il continue : - je crois fermement que si tu jetais toi-même encore un coup d'œil dans le coffre...

Et moi : - Ce mot, plus jamais, tu m'entends, plus jamais je ne veux l'entendre de ta bouche...

Lui : - Alors appelons-le le C..., si tu fouillais encore une fois le C à la recherche de l'adresse, après que je t'aurais mis cette chaîne autour de ton cou, elle apparaîtra, cette adresse, et nous roulerons, en droite ligne – toi avec ta chaîne resplendissante, moi avec ma resplendissante amie - vers cette resplendissante table ministérielle... et tu diras...

Vous êtes moi, là, maintenant...

THOMAS. Plus jamais...

GABI. Ça a valu le coup, ça a valu le coup que je descende.
Qu'est-ce que vous feriez ?

THOMAS. Je suis pas du genre à faire des cadeaux. Et je n'aime pas non plus les surprises.

GABI. J'aurais dû me méfier. Mais j'étais fatiguée. Je voulais qu'on passe à autre chose. Donc, je descends, je ferme la portière, je reste un peu là sans rien faire, je l'entends ouvrir et refermer le C, et puis je sens quelque chose de froid autour de mon cou. Je porte ma main à ce truc froid, pour sentir, comme on peut sentir avec la main, quoi, et tout à coup il commence à tirer dessus, il tire dessus et je me rends compte que c'est bien une chaîne, mais une vraie chaîne, genre chaîne à vélo, et il tire, il tire et me serre le cou, me bloque la respiration et j'arrive pas à passer mes doigts entre, j'arrive pas à l'ôter de mon cou, elle appuie à fond sur ma gorge et là... là je lui envoie un coup de coude magistral dans le ventre, alors il arrête un peu de tirer, un tout petit, tout petit peu, et j'en profite pour lui en renvoyer un, avec la pointe de mon coude, il recule et moi j'arrive à faire un quart de tour qui me permet d'empoigner ses couilles à travers son pantalon, et je les serre aussi fort que je peux, je les écrase dans ma main aussi fort que je peux... et alors il lâche...

THOMAS. C'est inhabituel.

GABI. Je ne vais quand même pas me laisser zigouiller dans une forêt, en pleine nuit ; si je pars, c'est avec du style.

Silence.

THOMAS. C'était prémédité.

GABI. Il voulait m'assassiner, ce salopard.

THOMAS. À cause des trois milles euros.

GABI. Qu'est-ce que j'en sais. C'est un espèce de psychopathe. Rainer. J'aurais jamais cru ça de lui.

Jamais. Il est du genre doux. Dans la vie de tous les jours.

THOMAS. Qu'est-ce que vous avez fait ensuite. Vous vous êtes enfuie ?

GABI. Nan... Il s'est excusé, et puis il m'a reconduite chez moi.

THOMAS. Vous vous êtes laissée reconduire chez vous par l'homme qui venait d'essayer de vous étrangler...

GABI. C'que j'aurais pu faire. Le laisser me traquer à travers la forêt. Je l'ai calmé... il a dit... qu'il était désolé. Moi aussi je lui ai dit que j'étais désolée d'avoir écrabouillé ses couilles... que j'avais pas le choix. Il était d'accord. Ensuite, il a dit qu'il savait pas ce qui l'avait pris, qu'il était pas du genre nerveux d'habitude, que ça tenait sans doute au ministre. Que c'est pour ça qu'il était aussi énervé.

THOMAS. C'était prémédité, Madame Nowotny. Un guet-apens, vous comprenez, il vous a entraînée dans un guet-apens ; il avait prévu de vous tuer.

GABI. Oui, je suis pas sûre.

THOMAS. ?

GABI. Oui, bien sûr, la soirée a un peu dégénéré. Mais qu'il ait tout prémédité, comme ça, j'en suis pas sûre. Peut-être qu'il avait autre chose en tête, peut-être qu'il voulait être seule avec moi, peut-être qu'il a tout simplement pété une durite...

THOMAS. À cause des trois milles euros que vous vouliez récupérer.

GABI. Oui, qu'est-ce que j'avais aussi à commencer avec ça... En plus le jour où il avait prévu une sortie chic avec moi.

THOMAS. Toujours est-il que vous êtes ici, que vous l'avez dénoncé pour tentative de meurtre, sans doute par appât du gain. Un mobile **ignoble**, convenez en.

GABI. Appât du gain. Nan... je le lui ai quand même prêté, cet argent. De mon plein gré. Du coup il était à lui... Mobile **ignoble**. Nan, je l'ai pas dénoncé.

THOMAS. Vous venez de me raconter dans le détail comment monsieur Matatschek a essayé de vous étrangler dans un bois. J'appelle ça une dénonciation.

GABI. Nan.... Deux secondes... tout ce que je voulais, c'était un conseil.

THOMAS. De quel genre.

Si vous devez rester avec lui.

Si vous devez continuer à l'aimer.

Si vous devez continuer à lui prêter de l'argent.

Si vous pouvez encore lui faire confiance à l'avenir.

GABI. Ce que vous pouvez être cynique.

THOMAS. Pas du tout. Tout le monde a droit à une seconde chance. Non.

GABI. Oui... bien sûr.

THOMAS. Alors. Pourquoi vous demandez.

GABI. Je voulais juste savoir : si ce genre de truc arrive de nouveau, et si je le dénonce, est-ce que cette première tentative peut avoir une valeur rétroactive, je veux dire, est-ce que je peux être assurée que...

THOMAS. Madame Nowotny... C'est l'heure de ma pause-repas.

24. Se réveiller

Finn.

Il ouvrit la fenêtre et vida le cendrier plein. Le vent lui souffla d'infimes particules de cendre au visage et dans les yeux. Il rit. Il se pencha au-dehors. Il ne voulait plus jamais la ressentir. La peur du dehors. Il grimpe sur le rebord de la fenêtre. Il se tient. Il lâche prise.

25. Séparation

Thomas. Monika.

Le jour où nous avons décidé de nous séparer... eh bien, nous nous le sommes dit. Et une fois dite, la chose était scellée. Nous étions assis là, et personne ne parlait. Mais personne ne voulait partir non plus. Comme si nous allions être pris dans les glaces du temps.

Je ne sais pas combien de temps cela a duré, j'avais une sensation de torpeur, tout mon corps n'était que torpeur.

Oui, et tout à coup Monika dit : c'est drôle, dit-elle. Ça ne fait même pas mal....J'écoute. J'écoute ce qui se passe à l'intérieur de moi-même et... je ne sens rien. Cela tire un peu. Comme quand on donne son sang, on ferme le poing, on fait la pompe, cela tire un peu, et on n'a plus qu'à observer comment tout le sang s'écoule, tout le sang, sans douleur.

Je voulais dire encore, bon n'exagère pas, quand tu donnes ton sang tu n'es pas vidée de ton sang, c'est pas comme à l'abattoir, mais ça m'a semblé un peu déplacé, brutal - si elle se sent comme ça, qu'est-ce que tu veux y faire - et je n'ai donc rien dit.

Et Monika dit : Il y a quelque chose qui va changer. Quelque chose va changer. Ce n'est pas possible autrement.

Oui bon, je me dis, je trouve quand même que c'est un peu embellir les choses, les minimiser, si peux m'exprimer comme ça, on se séparez, toute la famille part en morceaux... et elle : quelque chose va changer. Mais je ne dis toujours rien à cause de toute cette torpeur à l'intérieur de mon corps.

Et Monika : Se lève, va pour partir... et s'effondre.

S'effondre, tout simplement. Enfin, sur le tapis.

Se lève, va pour partir... et s'écroule.

C'était un évanouissement.

Eh bien, j'ai appelé le samu, qu'est-ce que je pouvais faire.

C'était pas beau à voir.

26. Demain

Linda. Josef.

On prévient Linda et elle se rend en ville,
pour régler les détails.
Le type des pompes funèbres, un certain Compassion, est un homme assez âgé,
gauche, sec, et dont les pensées
sont ailleurs,
quelque chose le tracasse, qui le rend nerveux
et sans égards pour la femme qui se tient en face de lui.
Linda reçoit une boîte en carton.
Rien, il n'a rien laissé d'autre.
Rien.
Rien du tout, vraiment.
Haussement d'épaules.
Pas de lettre.
Hochement de tête.
Pas de lettre, de lettre d'adieu.
Hochement de tête.
Pas de feuille de papier avec un message.
Hochement de tête.
Pas de billet avec une note.
Silence.
Pas d'enveloppe avec un clé.
Ah si, un moment, pardon,
bien sûr, tenez, la clé de l'appartement.
J'ai failli, si vous ne m'aviez pas – mille excuses -
Le type des pompes funèbres avale de travers, met son poing devant sa bouche,
pas de quoi.
Linda pose la clé au milieu des affaires dans le carton,
il y a là une paire de chaussures,
et un foulard sale, roulé en boule,
triangulaire, comme pour un cou de chien.
Dessus, quatre gouttes de sang.
La première de la taille d'une pièce de monnaie.
La plus petite, un grain de riz.
Un petite voiture métallique rouge.
Linda la reconnaît. Rien d'autre.
Si, là, glissé dans la chaussure, un morceau de papier froissé.
La peur lui fait retenir son souffle. Le sang lui monte aux tempes, la tête s'écrase en premier.
Elle le lira plus tard.
Linda doit choisir un cercueil.
Je crois... je suis sûre qu'il voulait être incinéré.
Le type des pompes funèbres, possible, mais nous n'incinérons qu'avec cercueil.
Linda doit donc choisir un cercueil,
hochements de tête, haussements d'épaules. Silence.
Le type des pompes funèbres, si je peux vous donner un conseil -
Allez-y.
Dans ce genre de cas
on prend généralement le modèle le moins cher.
Ah bon généralement, dans ce genre de cas, se dit Linda,

un cas, un pas, un saut.

Le type des pompes funèbres, c'est vous qui décidez,
et bien alors, dit Linda en faisant un geste irrité de la main,
faites donc comme d'habitude,
le truc normal habituel.

Le type des pompes funèbres a l'air triste soudain,
inconsolable et anormalement pâle.

Et Linda se dit, il est sans doute secrètement malade.

Personne n'est au courant. Un pas, un saut, un cas.

Rien d'autre.

Un main tient le carton sur ses genoux,

l'autre devient un poing fermé, le pouce fortement pressé contre les jointures.

Qu'est-ce qui se passe avec l'urne.

Vous l'emporterez, elle vous appartient,

les cendres de votre frère.

Demain, donc.

Demain.

27. Arrêt de bus

Erwin. Ira.

ERWIN. C'est comme avec le bus. Parfois il vient et parfois il ne vient pas.

IRA. Ah bon.

ERWIN. Oui.

Un temps.

ERWIN. Avant, il venait deux fois par jour, puis plus qu'une fois. Maintenant on ne sait plus très bien ; officiellement il devrait venir deux fois par semaine, mais la pratique laisse à désirer.

IRA. On en peut plus se fier à rien.

ERWIN. Comme vous dites.

Un temps.

ERWIN. Et puis, juste au moment où on veut arrêter d'attendre, parce qu'on se dit qu'aujourd'hui il ne se passera plus rien, le voilà qui arrive quand même. *Un temps.* Mais ça non plus ça n'est pas certain.

IRA. Quand on a vécu ça une fois, une fois suffit, alors on reste assis éternellement... On n'est plus en état de se lever, rien qu'en se levant en pensée, on le voit arriver. Et c'est pourquoi on reste assis. On reste assis, parce qu'on se dit, si je me lève maintenant et si je pars, il va en profiter pour arriver. Si je me lève, il va arriver quelque chose. Si je bouge, la chose déterminante va arriver. Alors on ne bouge pas. Et toute l'erreur est là. La chose fatale, c'est de ne pas bouger. Parce que c'est vrai, bien sûr, qu'il arrive quelque chose quand on bouge. On se lève et on part. C'est ça qui arrive.

ERWIN. Et ensuite, il arrive autre chose.

IRA. Et ensuite il arrive autre chose.

ERWIN. Chantez encore quelque chose.

IRA, *fredonne.* ... como la cigarra...

ERWIN. Un beau pétrin, dans lequel vous vous êtes fourrée. Attendre quelqu'un pendant 43 ans. Une belle histoire que vous m'avez racontée.

IRA. Vous trouvez que c'était idiot de ma part. Honnêtement, vous trouvez ça idiot.

ERWIN. Laissez-moi réfléchir.

IRA. Vous n'avez jamais attendu personne.

ERWIN. Moi... non. Non.

IRA. Jamais.

ERWIN. Jamais.

IRA. Alors vous n'avez encore jamais été seul.

ERWIN. Si. J'ai toujours été seul... Ma première femme m'a quitté, ma deuxième femme m'a quitté, et j'étais seul avec les enfants. *Un temps.* Mon garçon est tombé malade un jour, il était tellement affaibli que les médecins l'avaient condamné. C'est alors qu'ils l'ont découverte : une piqûre de tique. Une seule et minuscule piqûre de tique qui avait failli le tuer. En tout cas, et ça va peut-être vous sembler pathétique, mais un père reste un père, surtout en situation précaire... je suis resté à son chevet, obstinément : tu dois te battre. Te battre. Bats-toi. *Un temps.* C'est ce qu'il a fait, il s'est toujours battu, Finn.

Un temps.

Ensuite mes enfants m'ont quitté à leur tour. Mais je ne les attends pas. Ce serait idiot... Oui.

Un temps.

IRA. Je voulais simplement voir ce qui arriverait. Si je reste au même endroit. Sans prendre la fuite, sans rien attendre.... Mais je crains d'avoir gaspillé mes jours. Je voulais voir ce qui se passerait, vivre au jour le jour, sans rien espérer, sans avoir peur, comme si cela allait de soi... Et finalement, aujourd'hui, après 43 ans, je m'aperçois... que c'était une erreur, et que ce n'est pas du tout mon genre.

Ils rient.

ERWIN. En tout cas vous avez pris votre temps pour arriver à cette conclusion.

IRA. Oui, j'ai passé 43 ans dans une chambre d'hôtel. En transit quasiment. Je n'y ai jamais réfléchi. C'est quand même étrange, vous ne trouvez pas. Encore plus étrange, le fait que je ne m'en rende compte qu'aujourd'hui.

ERWIN. Combien de temps avez vous connu votre mari.

IRA. Trois ans. Puis nous nous sommes mariés. Une semaine à Rome, une semaine à Paris, nous voulions encore aller à la mer. C'était notre lune de miel.

Un temps.

ERWIN. Il faut quand même que je vous dise, je n'aimerais pas trop voir tout au fond de votre coeur.

Un temps.

IRA. Je me disais que dans une chambre pour laquelle je paye, avec le peu que j'ai, quelques vêtements, quelques livres, un peu de musique, je serais libre. *Silence.* Je n'avais jamais été seule auparavant, jamais. C'est pour cela que je savais pas quoi faire. *Un temps.* Il a disparu et peut-être aurait il eu besoin de moi. *Un temps.* J'étais indifférente et pourtant pleine d'angoisse. L'angoisse d'avoir à me battre pour quelque chose. Vous comprenez cela.

Erwin se tait.

Vous croyez qu'il y a beaucoup de gens de mon espère. Des gens comme moi, qui vivent comme

s'ils ne vivaient pas. Qui se faufilent à travers leur propre existence, avec prudence et timidité, comme si rien d'elle ne leur appartenait, comme s'il n'avaient aucun droit de s'y attarder. - Comme si nous étions des voleurs.

Un temps.

ERWIN. Je suis tout le contraire, je ne peux laisser les choses filer leur cours. Pas moi... C'est sans doute pour ça que j'ai toujours été seul, et que je le suis encore.

Un temps. Erwin rit par-devers soi.

ERWIN. J'étais agent d'assurances, avant. Assurances Löwe & Lamm¹. Löwe et Lamm, les deux compères. Et devinez un peu quelle était ma spécialité -

IRA. Les assurances-vie.

ERWIN. Les cas de force majeure. - Je vendais des polices spéciales, grâce auxquelles on pouvait s'assurer contre les cas de force majeure. Mais quand ce genre de cas arrivait, toute la tâche consistait à prouver qu'il ne s'agissait pas d'une force majeure, mais d'une simple défaillance humaine. Et on se tirait d'affaire, et Löwe et Lamm n'ont malheureusement jamais pu être mis en cause.

Je vous l'avoue, j'étais relativement imbattable pour ce qui était de sentir la défaillance humaine ; et le fait est que 95 % des accidents qu'on attribue à une force majeure sont en réalité des défaillances humaines. Je ne suis pas en train de chipoter, j'en suis même intimement convaincu.

... D'ailleurs mon fils aussi est dans les assurances. Mais il est beaucoup à l'étranger. Il est toujours parti quelque part. Il appelle. Régulièrement. Presque tous les jours. Et il pense toujours au décalage horaire. Où qu'il soit, il programme toujours son appel de telle façon que je ne sois pas encore en train de dormir.

IRA. Il est prévenant.

ERWIN. Très prévenant, oui. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire... Qu'est-ce que je voulais dire...

IRA. Vous ne pouvez pas laisser les choses filer leur cours...

ERWIN. Non, laisser filer se termine toujours en catastrophe. C'est quelque chose comme ça que je voulais dire. Un temps. Vous ne voulez pas qu'on aille quelque part un jour...

IRA. Vous et moi...

ERWIN. Oui, bien sûr. Pourquoi pas. - Erwin, que je m'appelle. Erwin Tomason. Tomason, c'est en fait une invention japonaise...

IRA. Là je ne comprends pas.

ERWIN. C'est une autre histoire.

IRA. Ira Davidoff. Pour quelques bières, vous pouvez m'entendre chanter toute une soirée. Le bar s'appelle À l'ancre rouillée, et j'y suis toutes les nuits.

1 Lion et Agneau, ndt

ERWIN. Toutes les nuits. Et moi qui sort si peu. - Ancre rouillée, je n'oublierai pas.

28. Démarche

Linda.

Munie de l'urne, Linda Tomason marche à travers la ville
qu'elle ne connaît pas. Linda ne connaît pas la ville,
et la ville ne la connaît pas.

Les maisons la regardent avec froideur.

Les rues ont perdu leur éclat,

les rares arbres ont un sursaut de frayeur

et font tomber des feuilles.

Dans les espaces verts, l'herbe jaunit.

De jeunes oiseaux déposent leur ailes

et, depuis le bord des toits, se jettent dans le vide.

Quand pleuvra-t-il enfin.

Quand pleuvra-t-il enfin.

On se ressaisit, Madame Tomason.

Linda s'arrête au bord du trottoir,

se laisse tomber sur une marche à l'entrée d'un immeuble.

Reste assise.

Munie de l'urne, Linda Tomason marche à travers la ville
qu'elle ne connaît pas. Elle trouve le chemin de la gare.

Elle dépose l'urne dans un casier de la consigne.

Elle met la clé dans un enveloppe,

sur l'enveloppe elle écrit :

les cendres de mon frère.

29. Perspectives 3

Monika.

Le bac par correspondance, je voulais absolument le terminer.

Malgré tout.

Comment j'y arriverai. Comment je paierai ça.

J'ai posé ma candidature à plusieurs postes. Pas que chez vous je veux dire. Même si le poste chez vous est celui que je préfère, ça serait disons mon premier choix.

Je n'abandonnerais pas.

Le vieux patron a été clair et net.

Il dit, ça ne s'est pas passé comme prévu.

Ce n'est pas nous qui avons racheté les Hollandais, ce sont les Hollandais qui nous ont rachetés. Au bout du compte.

Ils ont la majorité des actions maintenant, et nous devons licencier.

J'ai cru que j'étais frappée par la foudre.

Il dit ça sur un ton tout à fait objection, oui, comme une constatation, sans me regarder, il avait une sorte de liste devant lui et regardait sans arrêt la liste.

Une sorte de liste avec des noms. *Un temps.* Vous voyez ce que je veux dire.

C'est alors que j'ai remarqué que je ne suis pas un individu.

Mais garder son sang froid, et montrer qu'on le sens de l'humour, même dans des situations critiques.

Je dis, quelle ironie du destin.

Et juste, je dis, au moment où j'ai poussé si loin mes cours par correspondance, et que j'apprends le hollandais sur mon mp3, ils ont des cours. Juste au moment, je dis, où je suis partie de chez moi, où le divorce est en cours, et l'enfant est resté avec mon mari, parce que mes perspectives sont meilleures.

Mais il n'écoutait déjà plus.

Je dis, eh oui, les choses vont pas toujours comme on veut, hein.

Il dit, sur ce, je vous souhaite bonne chance pour la suite.

Merci, je dis, pareillement, sur ce... de la chance en amour et au jeu.

Je sais pas s'il a compris, c'était censé être une blague.

Silence.

Oui, bien sûr, je suis extrêmement résistance.

Est-ce que je ne l'ai pas prouvé.

Ce sera tout...

Ce sera tout.

Un temps.

Et merci beaucoup.

30. Amis 1

Linda. Rainer.

LINDA. Il n'a rien laissé à part l'appartement vide. Pratiquement vide. Le loyer du mois en cours est payé.

Silence.

RAINER. Il vous a parlé de moi. Raconté. Quelque chose.

LINDA. Nous ne nous sommes pas vus depuis des années.

RAINER. Il n'avait pas beaucoup d'amis.

LINDA. Si, en fait. Je crois bien... mais pas de Machatschek, pas que je me souviens, même avant.

RAINER. Rainer, je m'appelle Rainer.

LINDA. Ah...

Silence.

RAINER. Il a tout préparé. Et ensuite. Il s'est endormi...

LINDA. Qu'est-ce qui vous fait dire ça. Il a sauté... Il a sauté. Par la fenêtre... Vous ne le saviez pas.

RAINER. D'où.

LINDA. Ces choses-là ne figurent-elles pas dans le journal.

RAINER. Vous avez raison. Ces choses-là figurent dans le journal. Mais ces choses-là figurent dans le journal sous couvert d'anonymat, et même si j'avais lu Finn dans le journal, même s'il y avait eu écrit : Finn, comment aurais-je pu relier cette chose-là avec mon ami. Ces choses-là n'arrivent jamais à nos amis.

Un temps.

LINDA. Vous avez déjà été dans son appartement, vous avez remarqué des changements.

RAINER. On se rencontrait toujours dehors, à l'air libre, on allait se promener ; il avait ce besoin de courir, de partir en courant, vers l'extérieur de la ville, souvent jusqu'au bord de l'eau, le long du canal... le moins de gens possible, le plus de mouvement possible dans son corps, jusqu'à perdre haleine – on avait l'impression qu'il ne pouvait jamais pomper assez d'air dans ses poumons, dans son sang ; Parfois, quand je courais comme ça à côté de lui, luttant moi-même pour mon oxygène, il me faisait l'effet d'un ballon, un ballon avec une enveloppe trop légère, trop fine ; peut-être y avait-il un trou quelque part, si bien que l'enveloppe trop mince ne parvenait à garder l'air et qu'en dépit de tous ses efforts le ballon se dégonflait tout le temps.

Un temps.

Et c'est pourquoi son air ne suffirait jamais, il ne pourra jamais assez, jamais assez, quels que soient

ses efforts, quelle que soit la distance parcourue...

Un temps.

LINDA. Les dernières semaines, il doit avoir vendu tout ce dont il n'avait pas besoin pour vivre. À part son lit, une vieille table, une chaise.

RAINER. Ou alors il n'a jamais rien possédé d'autre.

LINDA. Je ne le connaissais pas.... Qui était Finn.

RAINER. Hier encore je le savais. Aujourd'hui, je n'ai plus que des interrogations... J'ai donné de l'argent à votre frère, Linda, mon argent. Le lui ai confié. Pour qu'il le fasse travailler. Il s'y connaissait. Il voulait le placer pour moi, des assurances-vie capitalisées, avec intérêts garantis, etc. Rien d'illégal, Linda, que du sérieux.

LINDA. Combien.

RAINER. Dix. Dix mille.

LINDA. Il n'a rien laissé.

RAINER. L'argent doit se trouver quelque part. Il doit y avoir un contrat, des quittances.

LINDA. Vous n'avez rien signé.

RAINER. Il avait une procuration. C'est Finn lui-même qui l'a établie. Pour moi. Il doit y avoir des dossiers, des relevés, des extraits de compte.

LINDA. Rien. Il n'y a rien. Il a tout détruit, pas d'ordinateur, pas de données, pas de CD, pas de photos. J'ai été à la banque, pas de valeurs, pas de livret d'épargne, pas de pièces de monnaie, pas de coffre, et pas de crédits, pas d'hypothèques, pas de dettes, rien.

RAINER. C'est impossible.

LINDA. Mais vrai.

RAINER. C'est impossible.

LINDA. Puisque je vous le dis.

RAINER. Ça se peut pas...

Un temps.

RAINER. Peut-être à son bureau.

Linda hausse les épaules.

RAINER. Bien sûr, à son bureau... Nous devons aller fouiller son bureau.

Un temps.

LINDA. Je crois qu'il n'avait plus de travail. Je ne sais pas pourquoi, mais je pense qu'il n'allait plus travailler. Depuis un bon moment.

RAINER. Je l'aurais su.

LINDA. Il y a les murs. La seule chose qu'il a laissé, ce sont les murs.

RAINER. L'argent est dans le mur...

LINDA. Les murs, c'est tout.

RAINER. Il les a tapissés d'or.

LINDA. Il a écrit sur les murs. Des noms, des chiffres, des nombres, de fragments de conversations, des citations, des pensées, des poèmes.

Silence.

RAINER. Recopiez les. Recopiez tout. Peut-être qu'on découvrira ce qui s'est passé.

Un temps.

LINDA. Je crois qu'il n'avait plus de travail. Löwe & Lamm... est rayé.

RAINER. Je ne savais rien. Il ne m'a rien dit.... Son meilleur ami.

LINDA. J'ai trouvé ça dans sa chaussure :

lit sur un bout de papier chiffonné

... Gracias doy a la desgracia

y a la mano con puñal

porque me mató tan mal,

y seguí cantando.

Cantando al sol como la cigarra

después de un año bajo la tierra

igual que sobreviviente

que vuelve de la guerra.

Un temps.

Vous en pensez quoi.

RAINER. Mon Dieu, Linda, j'ai l'air de savoir parler l'italien.

LINDA. C'est de l'espagnol, je crois. Et alors, moi non plus je ne parle aucune langue étrangère, mais au moins je fais des efforts. Lire, on y arrive toujours.

RAINER. Bon, et qu'est-ce qui est écrit.

LINDA. Comprendre, ça, je n'y arrive pas.

RAINER. Alors. On ne peut pas dire que ça nous aide beaucoup.

LINDA. Moi si. Moi ça m'aide, mais je ne suis pas comme vous.

RAINER. Bien que vous ne compreniez rien.

LINDA. Vous n'entendez pas comment ça sonne. Écoutez, écoutez comment ça sonne... *Elle répète quelques mots...* on pourrait le chanter.

Un temps.

RAINER. Oui. Vous avez raison. Je peux très bien me l'imaginer. Si vous faisiez cela, si vous chantiez ces mots, ces mots espagnols inconnus, alors cela donnerait une chanson.... Oui, c'est vrai, moi aussi je l'entends maintenant. Je l'entends.

Chanson.

LINDA. Ensuite, il a encore dit, Rainer, que les dix milles euros, il les gardait pour ses enfants, pour qu'ils puissent un jour faire des études, par exemple. Moi je lui demande, et ils ont quel âge, ces enfants, et il dit, ils n'existent pas encore, et la femme qui va avec, il ne l'a pas encore trouvée non plus, il ne voulait pas rabaisser ses prétentions au point de commencer quelque chose avec la première pouffiasse à coffre de voiture venue.

Donc cet homme pense à financer l'avenir d'une descendance qui n'existe pas encore, et ne sait présentement même pas avec quelle personne il va l'engendrer. Pour moi, c'est un malade.

Un temps.

Mais dans l'ensemble il fait une bonne impression... Sérieuse aussi.

31. Traces 4

Monsieur Schmitt. Madame Schmitt. Josef.

MONSIEUR SCHMITT. Depuis combien de jours êtes-vous chez nous, combien.

JOSEF. Pas beaucoup.

MONSIEUR SCHMITT. Ne disiez-vous pas que pas beaucoup suffiraient. Quelques-un suffiraient, deux trois suffiraient, vous avez dit cela.

JOSEF. C'est pourquoi je vous quitte. Aujourd'hui. Maintenant... Je sais tout ce que je voulais savoir. Savez-vous tout ce que vous vouliez savoir.

MONSIEUR SCHMITT. Comment entendez-vous cela.

JOSEF. Vous ne m'avez posé aucune question. Vous faites comme si je n'existais pas. Vous faites comme si je n'étais pas là, alors que je suis là à côté de vous tout le temps. Vous faites comme si je n'étais pas là, alors que vous savez que je suis là, et vous vous comportez comme vous vous comportez parce que je suis là, à côté de vous. Vous savez que je vous écoute.

MADAME SCHMITT. Il est l'animal. Il est là, puis il n'est pas là, mais nous sentons sa respiration en permanence. C'est désagréable. Il inspire l'air que nous expirons, et nous inspirons l'air qu'il expire. C'est désagréable. Nous sommes différents, nous n'avions rien en commun.

JOSEF. Si vous voulez savoir ce que nous avons en commun, je peux vous le dire. Je peux vous dire quelque chose au sujet d'un don généreux, qui est devenu un enfant ; un enfant qui attend un enfant... Je peux vous dire quelque chose au sujet du passé et de l'avenir... D'un passé qui est une partie de vous-même, et d'un avenir qui peut être le vôtre, si vous souhaitez y prendre part.

MONSIEUR SCHMITT. Je ne crois pas que nous voulions partager quelque chose avec vous.

MADAME SCHMITT. Nous ne voulons rien savoir de lui. Nous avons tout dit. Nous avons tout dit parce que nous n'avons presque rien dit. Nous n'avons rien à lui dire.

JOSEF. Vous avez le droit de me parler, Madame Schmitt - Ida -, et de me regarder dans les yeux. Vous avez des yeux, vous pouvez me regarder comme vous regardez vos fleurs et votre gazon et vos rideaux et le repas de midi. J'ai des yeux et je vous regarde : je vous regarde en permanence, et je le dis, vous n'êtes pas heureuse. Ida, de vous à moi, les yeux dans les yeux. Vous n'êtes pas heureuse. Vous ne voulez donc rien savoir, pouvez-vous être satisfaite, d'accord avec votre vie au point de me laisser partir d'ici sans rien dire. Réfléchissez, car quand je serai parti, je ne reviendrai plus.

MADAME SCHMITT. J'ai si peur, Gerhard.

JOSEF *se déshabille complètement*. Si vous avez à ce point peur de moi, alors vous pouvez maintenant entreprendre quelque chose contre moi... Me frapper, m'ébouillanter, prendre un couteau et me découper, ou bien me prier simplement de m'en aller, sur le champ, comme ça sans vêtements, nu, dehors dans la rue. Pour que vous n'ayez plus à avoir peur.

C'est vrai, je me suis glissé dans votre jardin et je me suis caché à vos regards, c'est vrai. Je n'étais pas sûr. Je voulais savoir à quoi vous ressemblez, ce que vous portez, comment vous parlez, comment vous sentez, ce que vous aimez manger et ce que vous faites pour gagner votre vie... J'étais curieux, je voulais vous observer, mais en même temps je n'étais pas sûr. Je voulais apprendre à

vous connaître, mais je ne savais pas si je voulais vous rencontrer, les yeux dans les yeux. C'est difficile. Même quand j'étais ici, parmi vous, je ne savais pas si je voulais vous rencontrer... Même maintenant, je ne sais pas si je veux vous rencontrer, mais la situation étant ce qu'elle est, je ne peux pas revenir en arrière. Aucun de nous ne peut revenir en arrière.

Silence.

MADAME SCHMITT. Une perspective effrayante. C'était une erreur, Gerhard. Ta générosité était une erreur. Nous allons tout perdre, tout ce que nous avons construit, pour nous.

JOSEF. Je peux vous conduire à lui, à cet enfant que vous n'avez jamais connu, et à l'enfant de cet enfant qui veut encore naître.

Silence.

MONSIEUR SCHMITT. Que devons-nous faire.

MADAME SCHMITT. Que devons-nous faire. Pouvons-nous y gagner quelque chose ?

JOSEF. Je ne suis pas devin, Ida. Je ne suis pas le bon dieu. Peut-être y gagnerez-vous, peut-être y perdrez-vous. Ce n'est pas moi qui décide, c'est vous qui décidez de cela. Vous avez toujours décidé de cela, votre vie durant. Quoi que vous ayez fait, quoi que vous allez faire... Ne le regrettez pas.

Silence.

MONSIEUR SCHMITT. Ne le regrettez pas.

MADAME SCHMITT. Ne le regrettez pas, a-t-il dit.

MONSIEUR SCHMITT. Nous avons commis une erreur.

JOSEF. Vous pouvez décider maintenant : Bien Monsieur Compassion, merci beaucoup Monsieur Compassion, nous acceptons votre offre et nous allons voir cet avenir. Nous nous emparons des rames – tout ce que je peux vous dire, c'est que nous sommes dans le même bateau – nous nous emparons des rames et nous prenons part.... Moi, ça me va. Ni plus, ni moins.

Ou alors : merci beaucoup Monsieur Compassion, c'était gentil de vous avoir à la maison, mais nous ne souhaitons pas faire plus ample connaissance. S'il vous plaît ne nous rendez plus jamais visite.

Et on en reste là.

MADAME SCHMITT. Mais que devons-nous faire. Y a-t-il un indice, une trace quelconques.... Qu'est-ce qui est en jeu...

MONSIEUR SCHMITT. Nous avons commis une erreur.

JOSEF. Moi, l'un et l'autre me vont. Honnêtement, je n'ai pas d'état d'âme. Pas le moindre état d'âme. J'étais curieux, je voulais en savoir tellement à votre sujet, et maintenant que j'en sais un peu plus – honnêtement – je n'ai pas le moindre état d'âme.

MADAME SCHMITT *s'empare d'un marteau et se jette sur Josef pour l'assommer.*

MONSIEUR SCHMITT *s'empare d'une poêle et se jette sur Josef pour l'assommer.*

Ils le tuent.

32. Amis 2

Linda. Rainer.

LINDA. À aucun moment je ne me suis sentie aussi bien. Cela faisait longtemps.

RAINER. Si je pouvais, je t'écrirais un poème. Ou une chanson.

LINDA. Oui. *Un temps.* Ça serait quelque chose.

Silence.

LINDA. Tu pourrais m'inviter à dîner.

RAINER. Je pourrais.

LINDA. Aujourd'hui.

RAINER. Une autre fois.

LINDA. Rien d'exceptionnel. Une soirée à deux. Toi et moi.

Silence.

LINDA. Alors un pique-nique.

RAINER. Je me sens perdu dans la nature.

Silence.

LINDA. J'ai eu un amoureux un jour. Il s'appelait Rainer, comme toi... Ça a été beau le temps que ça a duré.

RAINER. Qu'est-ce qui s'est passé.

LINDA. Il est parti. Figure-toi que ce type a trouvé un boulot en Australie. Dans une mine. C'était son truc, la nature. Il aimait être dehors, de préférence la nuit, et dormir à la belle étoile.

RAINER. L'Australie. C'est loin.

LINDA. Oui... Trop loin pour moi. *Un temps.* Rainer qu'il s'appelait, comme toi. En réalité, Rainhardt. Mais je préférerais Rainer. *Un temps.* En plus il fait trop chaud en Australie. Et on attrape des cancers de la peau, à cause du manque d'ozone.

Silence.

Pourquoi faut-il toujours qu'on parte. Et qu'on pense qu'ailleurs, c'est mieux, la vie. Je ne comprends pas ça. Ici aussi, il y a des arbres, non. Et des prairies. Et un ciel... Je ne suis pas comme ça moi. Je veux employer mes forces à faire venir la belle vie à moi, et pas l'inverse... C'est pourtant le chemin le plus court, non...

RAINER. Pour la belle vie, il faut payer, Linda.

LINDA. Qu'est-ce que tu veux dire.

RAINER. Ce n'est pas gratuit. Il te faut du fric pour ça... Sinon ça donne rien ; ou alors tu dors dehors, mais pas de ton plein gré.

Un temps.

LINDA. Quand le parc naturel sera là, on pourrait avoir besoin de toi.

RAINER. Pour quoi faire.

LINDA. Les visiteurs, ils feront de la randonnée, de l'escalade, de la plongée même ; il y aura des chutes d'eau, des promenades en kayak sur les torrents...

Certains voudront prendre des cours de survie, deux semaines tout seul en pleine forêt sans provisions. Tes pantalons de training pourraient être très convoités.

RAINER. Tu as de ces idées.

LINDA. Comment faire un feu sans allumettes ni briquet, quelles plantes sont comestibles, comment bivouaquer dans un arbre, que faire quand on croise un loup... tout ça doit être appris. Peut-être deviendras-tu formateur...

RAINER. C'est pas trop mon truc, la nature, moi je suis pour le chauffage central et les baignoires.

LINDA. Comme on pourrait travailler ensemble. Main dans la main, pour ainsi dire.

RAINER. C'était la fois où vous avez dormi dehors que tu as été frappée par la foudre.

LINDA. On a souvent dormi dehors.

RAINER. Et c'est pendant une de ces nuits que la foudre t'a frappée.

LINDA. Oui.

RAINER. Et c'était comment.

LINDA. Pfff.

RAINER. Allez, c'était comment, j'aimerais le savoir. Je n'ai encore jamais été frappé par la foudre.

LINDA. Et bien, y avait un orage... Soudainement... En pleine nuit... Un vent violent. C'est le vent qui m'a réveillée, pas le tonnerre... Une tempête, qui balayait les champs et les prés ; nous étions au bord d'une rivière, sous les arbres, nous avions accroché nos affaires aux branches. Le vent a emporté nos couvertures, nos chaussures, nos sac-à-dos, c'est le vent qui m'a réveillée, pas le tonnerre. Nos affaires ont tourbillonné en l'air, pour finir dans rivière, l'eau était sombre. Je ne voyais rien... Juste des petits flashes de lumière quand il y avait un éclair... C'est le vent qui m'a réveillée, c'était la nuit, je ne comprenais rien.

RAINER. Qu'est-ce que vous avez fait. Vous vous êtes sauvés.

LINDA. J'ai cherché Rainer. Je ne le voyais nulle part... J'ai appelé mais on ne pouvait rien entendre dans cette tempête, personne n'aurait rien entendu... Au bout d'un moment j'ai couru, j'ai

traversé le champ en direction de la forêt, et c'est là que c'est arrivé. C'est allé très vite, un énorme bang, je n'ai senti que ce bang, puis je me suis évanouie... pas longtemps ; je n'ai pas su combien de temps, mais ça n'a pas été long ; quand je me suis réveillée, il s'est mis à pleuvoir. J'étais couchée dans le champ, je me suis relevée et j'ai réussi à marcher. Je me sentais mal et j'avais le tournis, mais je pouvais marcher. J'ai rejoint notre auto, garée à la lisière de la forêt.

RAINER. Qu'est-ce qui est arrivé à Rainer.

LINDA. Rien. Il était assis dans la voiture quand je suis arrivée.

RAINER. Sans toi.

LINDA. Il m'avait appelée.

RAINER. Sans toi, il a couru vers la voiture, il a tout laissé en plan, il t'a laissée en plan pour aller se mettre en sécurité, sans toi...

LINDA. Il m'a appelée, pendant tout ce temps il m'a appelé... c'est le vent qui m'a réveillée.

Silence.

LINDA. Depuis, j'ai ce doigt magnétique. Aucune séquelle à part ça... Parfois j'ai le tournis... Et parfois j'ai une telle nostalgie, une telle nostalgie de l'état dans lequel j'étais les jours qui ont suivi.

RAINER. Ça ne se sent même pas, que tu es magnétique.

LINDA. Non...

RAINER. Tu es si légère.

LINDA. Parfois, je sors quand il y a du vent et qu'il pleut, dans l'orage rien que pour être une nouvelle fois frappée par la foudre... C'est autre chose que d'être amoureuse, c'est beaucoup plus fort.

RAINER. Je ne connais pas ce genre de sensations fortes.

LINDA. Non.

RAINER. Non. Rarement, à des moments précis. Je peux me laisser aller.

LINDA. Comme maintenant.

RAINER. Comme maintenant.

33. Mal de tête

Urgences. Monika. Gabi. Mira.

MIRA. Ça va mieux le mal de tête.

MONIKA, *à voix très basse.* Non.

Un temps.

MIRA. Pasqu'on pourrait enfin s'rentre à la maison, si ça allait mieux.

Silence.

MIRA, *à Monika.* Voulez encore un comprimé.

GABI. Allez ça sert à rien.

MIRA. P'têt que ça aiderait -

GABI. Laisse la, tu vois bien qu'elle a mal.

Un temps.

MIRA. Putain qu'est-ce que ça dure. *Un temps.* Des plombs que ça dure, des plombs.

Un temps.

MIRA. Pas intérêt à être blessé grave ici, putain. - Te laisseraient directement crever. *Un temps.* Alors que c'est les urgences ici, les urgences. *Un temps.* Combien de temps qu'on est là.

Silence.

MIRA. Putain putain putain. Les urgences. J'ose même pas imaginer. Si ça urgeait vraiment.

Un temps.

MIRA, *à Monika.* Toujours pas mieux, si.

Gabi la regarde méchamment.

MIRA. Ça va j'y vais doucement. *Un temps.* Encore le droit de d'mander.

Silence.

MIRA. Putain on a pas fermé la boutique, tu sais ça. Comment tu peux rester calme comme ça. Moi j'ai le feu aux fesses. *À Monika.* Allez, r'prenez quand même un comprimé -

GABI, *d'un calme souverain.* Le mieux, c'est que tu y ailles, Mira. Retourne à la boutique, et moi je reste ici.

MIRA. Faut qu'je prenne le bus ou on peut se payer un tacot. - Nan, j'te laisse pas en plan ici. -

d'ailleurs c'est du service à la clientèle, c'qu'on fait là. *Un temps.* J'sors en fumer une. *Elle reste.* P'têt que quelqu'un va s'pointer, si j'sors maint'nant, j'te parie qu'un médecin va s'pointer.

GABI. Alors ça s'rait bien, tu sortirais pour que quequ'chose arrive ; et quand ce quequ'chose serait arrivé, j'te rappellerai.

MIRA. Bon ça va calme toi.

Silence.

MONIKA, *se touche les tempes.* Je saigne.

GABI. Faites voir.

MONIKA. Là. – je crois que je saigne

GABI. Elle saigne.

MIRA. J'peux voir. - Dégagez un peu vos ch'veux là. - Elle saigne. - M'dame, vous avez un trou dans le crâne.

GABI. Dans la tempe.

MIRA. Merde merde merde. M'dame, vous avez un trou dans la tempe.

GABI. C'que quelqu'un pourrait v'nir.

MIRA. C'que quelqu'un pourrait v'nir. On a un trou dans la tempe là.

GABI. Je m'sens un peu mal. En la voyant, je m'sens un peu mal.

MONSIEUR SCHMITT (LE MÉDECIN) *à Mira.* Madame Tomason -

MIRA. Moi c'est Demie. Mira Demie.- Elle, là. Elle saigne par un trou dans la tempe.

MONSIEUR SCHMITT. Comment est-ce arrivé.

MIRA. Comment c'est arrivé... aucune idée, comment c'est arrivé. On est assises tranquillement et on attend et on bavarde et moi j'voulais aller en fumer une mais j'suis quand même restée et tout à ça s'est mis à saigner -

MONSIEUR SCHMITT. On dirait une blessure par balle. La balle est-elle encore à l'intérieur -

GABI. C'est pas moi qui l'y ai mise. J'en ai vu ressortir aucune non plus. Je sais pas où elle est allée se balader, c'te balle.

MIRA. Elle était déjà dedans. Elle l'a apporté avec elle. Si une balle s'était baladée par ici, on s'rait au courant.

MONSIEUR SCHMITT. Madame Tomason -

MONIKA. Oui.

MONSIEUR SCHMITT. Madame Tomason, la balle est-elle encore dans votre tête -

MONIKA. Quelle balle -

MONSIEUR SCHMITT. C'est bon. On opère d'urgence.

MONIKA. Je saigne – là. Je saigne.

MIRA. Elle était chez nous dans la boutique. Gabi a une boutique de fringues d'occasion. Elle s'arrête et elle dit qu'elle a super mal à la tête. Puis elle vomit devant un rayon. Mais elle était pas saoule ou en plein trip ou ce genre de truc, on s'est dit, une intoxication aux fruits de mer, la nature est cruelle, ça peut très mal finir ça, faut agir vite. Juste ça, le mal de tête, et qu'elle a vomit, alors nous, direction l'hôpital avec elle, Gabi au volant, moi qui tiens gentiment la papatte, on a oublié de fermer la boutique, tellement elle était pas bien.

GABI. Tellement elle était pas bien, mal de tête, et tellement elle était pas bien. - On a fait que lui v'nir en aide, c'est tout. C'est ça qui s'est passé -

MIRA. Et maintenant il va se passer quoi -

34. Amis 3

Linda. Rainer.

LINDA. Comment ça va continuer tout ça. Comment notre vie va-t-elle continuer.

RAINER. Les choses changent si lentement, presque imperceptiblement ; et puis, un beau jour, tout est différent.

Un temps.

LINDA. Les thermes vont fermer. Je t'ai déjà raconté -. Les thermes vont fermer et être démolis. L'eau est bonne, mais la bâtiment est pourri. Toute l'installation est pourrie. Certains jours, je suis la seule à me baigner dans ces thermes. Après mon travail. Je ferme tout, je laisse les lumières allumées, un sacré gaspillage, toutes ces lumières rien que pour moi. Puis je rentre dans l'eau sulfureuse. *Un temps.* Ma peau est toute douce.

Silence.

RAINER. Demain je dois partir en voyage, Linda.

LINDA. Où ça.

Silence.

LINDA. Je suis retournée dans l'appartement de Finn. Je voulais être sûr que rien ne m'avait échappé. Qu'il n'y avait vraiment aucune trace de ton argent... Tu ne trouves pas toi aussi que Finn a toujours été un battant.

RAINER. Si. Bien sûr.

LINDA. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver, quoi donc, pendant tout ce temps où nous ne nous sommes pas vus.

RAINER. Je ne fais aucune hypothèse.

LINDA. J'ai recopié quelque chose du mur. *Elle lit* : « Enfant, il est un jour tombé gravement malade ; on ne trouvait pas la cause de la maladie, dont les symptômes se traduisaient par un tel affaiblissement que les médecins l'avaient condamné. Seul son père est resté obstinément à son chevet et lui disait de temps en temps ; Tu dois te battre. Te battre. Bats-toi.

Ces paroles étaient restées gravées en lui, elles accompagnaient tous les faits et gestes de sa vie, déterminaient sa pensée et chaque jour, il croyait devoir suivre à nouveau ce mot d'ordre, même si, au fil du temps, il savait de moins en moins quelle était la raison, le but, la finalité ou l'utilité de ce combat – de quoi il en retournait vraiment. »

Silence.

Au-dessus c'est écrit : la peur du dehors.

Silence.

LINDA. Monsieur Machatschek -
Tscheki -

Je n'ai pas trouvé ton nom. Aucun nom, aucun numéro.

RAINER. Qu'est-ce que tu veux dire.

LINDA. J'ai vérifié. Les inscriptions sur le mur. Je n'ai pas trouvé ton nom.

RAINER. Il m'a effacé. Il m'a effacé comme il a effacé mon argent.

LINDA. Peut-être que tu n'as jamais existé. Peut-être que toi et ton amitié vous n'avez jamais existé. Peut-être que votre amitié n'a jamais existé.

RAINER. Ton frère n'était pas un battant, Linda. Loin de là. Ton frère ne savait plus du tout où il en était. Ton frère ne savait plus du tout pourquoi il était sur terre. Voilà la vérité.

Un temps.

Tomason, il a dit un jour, Tomason, c'est une invention d'un philosophe japonais. - Finn, qu'est-ce que tu veux dire ?... Oui, dit-il, un Tomason, c'est un truc dont personne ne sait à quoi ça sert. Un objet dont personne ne connaît la signification. Mais avant, oui, longtemps, longtemps avant, loin en remontant dans l'axe du temps, au point que personne ne peut vraiment se souvenir jusqu'où, tout est écrit dans des livres, ou quelque part, quelqu'un l'a noté, y avait un mode d'emploi. Pour le Tomason, pour ce truc. Quelqu'un l'a conçu pour un usage précis. Mais tout s'est perdu. L'usage. Ou alors l'objet s'est cassé, quelque chose s'est détaché, a sauté, a été découpé, accident, hasard, tout est possible, et il n'en reste plus qu'aujourd'hui qu'un fragment. Une moitié, un quart, ou un trognon. Et maintenant. Ça traîne là, couché ou assis, va savoir, d'ailleurs c'est égal. Ça fait strictement aucune différence. L'essence même de l'inutilité, merci. Et moi, dit Finn, moi, dit ton frère, moi je suis ça, un Tomason. Sans usage. Sans utilité. Toujours été. De naissance. Rien qui puisse me sauver.

Silence.

LINDA. Il n'a pas dit ça.

RAINER. Ton frère, Linda, a abandonné, il a abandonné.

LINDA. Il avait peur.

RAINER. Et c'est égal.

LINDA. Peut-être que ton argent n'a jamais existé.

Ou peut-être que tu ne valais rien aux yeux de mon frère.

Tu ne valais pas la peine d'être gardé en mémoire.

Pas la peine de rester après sa mort.

Peut-être que c'était l'inverse.

Peut-être que c'est lui qui t'a prêté de l'argent. Et il ne l'a jamais récupéré.

Et c'est ce qui a causé sa perte.

RAINER *hoche la tête.*

LINDA. Qu'est-ce que tu va faire maintenant...

Tromper.

Voler. Continuer à voler.

RAINER. Je n'ai rien volé à Finn, Linda.

LINDA. Mentir...

Continuer à mentir...

RAINER. Je ne t'ai pas menti. *Un temps.* À peine... Je t'ai caché quelque chose, c'est vrai. Et maintenant je vais te le dire.

LINDA. Quoi...

Un temps.

RAINER. Et puis c'est pas important.

LINDA. Quoi...

RAINER. À un de ces jours.

35. Questions 2

Mira en noir.

Maintenant il est trop tard.

Je ne peux plus le faire partir.

Si j'avais fermé mon clapet et pas posé de question sur mon père.

Si t'avais rien dit pas posé de questions rien voulu savoir

Maintenant c'est trop tard.

Tu peux toujours le faire adopter.

Jamais je pourrais faire ça.

Maintenant il est trop tard

Si j'avais fermé mon clapet et rien dit et pas posé de questions et rien voulu savoir.

Maintenant il ne connaîtra pas son père.

Un temps.

Maintenant il est trop tard.

Je ne peux plus le faire partir.

Si j'avais fermé mon clapet et pas posé de questions sur mon père

Si t'avais rien dit pas posé de questions rien voulu savoir.

Maintenant il est trop tard.

Tu peux toujours le faire adopter.

Jamais je pourrais faire ça.

Maintenant il est trop tard.

Si j'avais fermé mon clapet et rien dit et pas posé de questions et rien voulu voulu savoir.

Maintenant il ne connaîtra pas son père.

Un temps.

Maintenant il est trop tard.

ad inf.

36. Dimanche 2

Linda. Erwin.

LINDA. Je voulais le lui dire, bien sûr. C'est pour ça que j'étais venue. Je voulais lui dire, Père, Finn est mort. Ou bien, Erwin, ton fils ne vit plus. Ou bien, hey, Vieux, tu lui as survécu... Et s'il me demandait, mais de quoi, de quoi est-il mort, qu'est-ce que je lui répondrais. Qu'est-ce que je pourrais lui répondre. Qu'est-ce que je savais...
À la fin je n'ai rien dit. Je le lui ai tu. Je lui ai tu la mort de son unique fils.

Un temps.

LINDA. Tu sais bien que Finn a toujours voulu aller au Japon.

ERWIN. Non. Le Japon je savais pas. Le Japon c'est nouveau.

LINDA. Mais si.

ERWIN. Que diable va-t-il chercher au Japon... Et pourquoi n'appelle-t-il pas. C'est les Japonais qui ont inventé le sans fil, non. Pourquoi je n'entends pas sa voix.

LINDA. Il a... Tu sais, il a fait voeu de silence.

Un temps.

ERWIN. Il est devenu moine... Il s'est fait rasé la boule et il chante des trucs zen -

LINDA. Non, je ne crois pas.

ERWIN. Croire... Alors quoi. Il vit dans un grotte... Une secte... Qu'est-ce qui se passe... Il pourrait écrire.

LINDA. C'est une sorte de retraite.

ERWIN. Pour combien de temps.

LINDA. Un temps indéfini.

ERWIN. Mais c'est quoi ces bêtises.

Silence.

ERWIN. Le jasmin a commencé à fleurir... Jaune d'or... En plein l'hiver.

LINDA. C'est beau, Papa.

ERWIN. Tu me prends pour un sénile. Bien sûr que c'est beau. Je sais que c'est un jasmin d'hiver. Je voulais juste le dire. Il a commencé à fleurir. En hiver... Ils ont pas ça au Japon.

LINDA. Je crains qu'au Japon, ils aient tout.

ERWIN. Ah bon. Alors pourquoi ils ont besoin de mon fils.

Silence.

ERWIN. Il est en prison. Pour une raison ou pour une autre il est en prison. Dis moi la vérité.

LINDA. Je t'ai apporté son foulard.

Un temps.

ERWIN. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de son foulard. Il se balade à poil, peut-être, au Japon... Au Japon, il neige. Et même beaucoup.

LINDA. Un souvenir de lui.

ERWIN. Au Japon il fait froid, si froid que les Japonais rapetissent et que les jambes se tordent à force de geler.

LINDA. Il l'a porté jusqu'à son départ. C'est le rouge, tu te souviens, le rouge qui te rappelle les cerises que vous alliez cueillir ensemble parfois.

ERWIN. C'est quoi ce sentimentalisme. Cueillir des cerises, non mais dis voir... je ne me rappelle pas la moindre cerise, tu débloques... Au Japon, ils en raffolent, des cerises, et au Japon il fait si froid qu'ils ont inventé des pastilles chauffantes, que dis-je, des pastilles bouillantes, qu'on colle sur ses habits aux endroits sensibles pour ne pas avoir d'engelures. Alors dis-moi, qu'est-ce que je dois faire de son foulard, là.

LINDA. Je l'ai laissé exactement dans le même état que quand Finn me l'a donné. Tiens, le petit trou sur le bord, quelques cheveux sont encore pris dedans, et son eau de toilette...

ERWIN, *hume brièvement*. Écoute, je suis quand même pas un chien, qu'il faille me faire renifler un bout de tissu pour que je retrouve ma famille.

Silence.

ERWIN. C'est du sang, ça... Est-ce que ce sont des gouttes de sang...

Silence.

ERWIN. Qu'est-il arrivé. Qu'est-il arrivé bon sang... Quand reviendra-t-il.

Un temps.

LINDA. Je ne sais pas, Papa.

ERWIN. Bon, dans ce cas, c'est nous qui partons.

LINDA. Au Japon...

ERWIN. Tâche de trouver une bonne excuse, là.

Long silence.

ERWIN. Qui peut comprendre cela... Ça fait si longtemps qu'il n'est pas venu me voir... Trois ans ou plus.

Silence.

ERWIN. C'était un cas de force majeure... Dis-moi... C'était un cas de force majeure.

Silence.

37. Et ensuite

Linda. Erwin. Thomas. Monika. (L'enfant.)

Un jour suivant,
Linda se rend dans un bar. Une table est réservée, pour trois.
Erwin attend. Seul.
Thomas et l'enfant sont assis là-bas, à la fenêtre.
On voit passer Madame Tomason, l'autre, à l'extérieur,
elle les voit, lève la main
contre la vitre, mais ne frappe pas.
Elle entre.
Linda la salue d'un geste...
Madame Tomason, l'autre, fait bouger sa chaise
et s'assoit à côté l'enfant.
Elle ne reconnaît pas Linda, ou
fait semblant...
Elle porte un bandage à la tête.
Silence.
Erwin tripote son verre : je crois qu'elle nous a posé un lapin.
Madame Davidoff ne viendra plus.
Linda sort quelque chose de son sac.
Elle tend la main, la main au
doigt magnétique, et fait rouler la petite voiture métallique rouge
sur la table, à distance, par le seul mouvement de son doigt.
En avant, en arrière. En rond.
L'enfant sourit.

Annexe 1

Como la cigarra

Tantas veces me mataron
tantas veces me morí,
sin embargo estoy aquí
resucitando.

Gracias doy a la desgracia
y a la mano con puñal
porque me mató tan mal,
y seguí cantando.

Cantando al sol como la cigarra
después de un año bajo la tierra
igual que sobreviviente
que vuelve de la guerra.

Tantas veces me borraron,
tantas desaparecí,
a mi propio entierro fui
sola y llorando.
Hice un nudo en mi pañuelo
pero me olvidé después
que no era la única vez,
y seguí cantando.

Cantando al sol como la cigarra
después de un año bajo la tierra
igual que sobreviviente
que vuelve de la guerra.

Tantas veces te mataron,
tantas resucitarás,
¿cuántas noches pasarás
desesperando ?
Y a la hora de naufragio
y la de la oscuridad,
alguien te rescatará
para ir cantando.

Cantando al sol como la cigarra
después de un año bajo la tierra
igual que sobreviviente
que vuelve de la guerra.

María Elena Walsh, 1972

Annexe 2

Comme la cigale

On m'a tué tant de fois,
tant de fois je suis mort.
Et me voici pourtant,
ressuscitant
je rends grâce à la disgrâce
et à la main tenant le poignard
qui m'a tué si mal
que j'ai continué à chanter.

À chanter au soleil comme la cigale,
au bout d'un an passé sous terre,
comme un survivant,
de retour de la guerre.

On m'a effacé tant de fois
tant de fois j'ai disparu,
à mon propre enterrement je fus
seul et en larmes.
J'ai fait un noeud dans mon mouchoir,
mais j'ai oublié ensuite
que ce n'était pas la première fois
et j'ai continué à chanter

À chanter au soleil comme la cigale,
au bout d'un an passé sous terre,
comme un survivant,
de retour de la guerre.

Tant de fois on te tuera
tant de fois tu ressusciteras,
Combien de nuits encore passeras-
tu à te désespérer ?
Et à l'heure du naufrage
et celle de l'obscurité
quelqu'un viendra te sauver
pour que tu continues à chanter.

À chanter au soleil comme la cigale,
au bout d'un an passé sous terre,
comme un survivant,
de retour de la guerre.

Maria Elena Walsh, 1972
traduction : Laurent Muhleisen

Annexe 3

Le concept et l'idée du « Tomason » - objet inutile dans l'espace public, remontent à l'artiste japonais Genpei Akasegawa qui l'a développé dans les années 70 et en a exposé un grand nombre d'exemplaires à Tokyo.

Annexe 4

Le récit de Gabi, dans la scène 23, est inspiré de celui d'Emmanuel Carrère dans *L'adversaire* (éditions P.O.L., 2000) .